



# ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 55 (2021), p. 169-210

Mathieu Eychenne

Espaces vécus et temporalités de la ville en guerre

## Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

## Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

## Dernières publications

9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ???? ?? ????????? ??? ???? ?? ?????????? ?????????? ?? ?????????? ?????????? ?????????????? ????????????? ?????????? ?????????? ?? ??? ?????????? ??????:	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
9782724711462	<i>La tombe et le Sab?l oubliés</i>	Georges Castel, Maha Meebed-Castel, Hamza Abdelaziz Badr
9782724710588	<i>Les inscriptions rupestres du Ouadi Hammamat I</i>	Vincent Morel
9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert

## Espaces vécus et temporalités de la ville en guerre

---

### Mobilités et circulations à Damas et dans son arrière-pays rural (xii<sup>e</sup>-début xvi<sup>e</sup> siècle)

#### ♦ RÉSUMÉ

Entre le début du xii<sup>e</sup> siècle et la conquête ottomane en 1516, Damas a connu pas moins de vingt-cinq sièges et blocus militaires. Cet article interroge les dimensions spatiales et temporelles de l'« état de guerre » qui, au moins à partir du xii<sup>e</sup> siècle, a saisi les villes proche-orientales. Il s'intéresse à la façon dont la guerre modulait les différents espaces de la ville (portes et enceintes urbaines, faubourgs, territoire rural, etc.) et tendait à leur assigner des caractéristiques propres selon des temporalités bien définies. En se concentrant sur les mobilités et les contraintes de circulations des habitants, avant, pendant et après le siège, il s'agit ainsi de mettre en lumière les usages et perceptions de ces différents espaces par les populations et la façon dont elles faisaient l'expérience de la ville en guerre.

**Mots-clés :** Damas, espaces vécus, guerre, mobilités, Proche-Orient (xii<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècle), sièges et blocages militaires, Syrie, ville

\* Mathieu Eychenne, Université Paris Cité, Laboratoire ICT – Les Europes dans le monde (UR 337), mathieu.eychenne@u-paris.fr

## ♦ ABSTRACT

**Lived Spaces and Temporalities of the City at War. Mobility and Movement in Damascus and its Rural Hinterland (12th–early 16th Century)**

From the beginning of the twelfth century to the Ottoman conquest in 1516, the city of Damascus was subjected to no less than twenty-five military sieges and blockades. This article investigates the spatial and temporal dimensions of the “state of war” which, at least from the twelfth century, gripped the cities of the Near East. It looks at how warfare modulated the different spaces of a city (urban gates and fortifications, suburbs, rural territory, etc.) and tended to assign specific characteristics to them according to well-defined temporalities. By focusing on the mobility and movement constraints of the inhabitants before, during, and after the siege, the aim of this paper is to highlight the uses and perceptions of these different spaces by people and the way in which they experienced the city at war.

**Keywords:** Damascus, living spaces, war, mobility, Near East (12th–16th Century), sieges and military blockades, Syria, city

## ♦ ملخص

مساحات الحياة والزمنية في المدينة أثناء الحرب. التحركات والتنقلات في دمشق وريفها (بين القرن الثاني عشر وبداية القرن السادس عشر الميلاديين) بين بداية القرن الثاني عشر الميلادي والفتح العثماني سنة 1516، تعرضت دمشق لما لا يقل عن خمسة وعشرين حصارًا وخنقًا عسكريًا. وهذا المقال يبحث الأبعاد المكانية والزمنية لـ«حالة الحرب» التي اجتاحت مدن الشرق الأدنى، على الأقل منذ القرن الثاني عشر الميلادي. وهو ينظر في الكيفية التي كانت الحرب تشكل بها مساحات المدينة المختلفة (أبواب المدينة وأسوارها، الضواحي، المنطقة الريفية، إلخ) وكيف كانت تميل إلى إعطاء هذه الأماكن خصائص مميزة لها وفقًا لزمنيات محددة بدقة. وبالتركيز على تنقلات سكان المدينة والقيود المفروضة على سيرهم، قبل وأثناء وبعد الحصار، يرمي المقال إلى تسليط الضوء على استخدامات هذه الأماكن المختلفة من قبل أهالي المدينة وتصوراتهم لها وكيف كانوا يعيشون تجربة المدينة أثناء الحرب.

الكلمات المفتاحية: دمشق، مساحات معيشة، حرب، تنقلات، الشرق الأدنى (القرن الثاني عشر-القرن السادس عشر)، حصارات وخناقات عسكرية، الشام، مدينة

## Introduction

Le développement du modèle de la citadelle urbaine<sup>1</sup> qui s'est répandu, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, dans l'espace syro-palestinien et en Haute Mésopotamie, a façonné le paysage des villes et généralisé *de facto* la pratique de la guerre de siège<sup>2</sup>. Dans un contexte de prolifération des conflits armés et d'imprégnation de la culture de guerre au sein des sociétés, les dispositifs défensifs de la plupart des villes du Proche-Orient se trouvèrent profondément remaniés pour être adaptés aux évolutions des technologies militaires, notamment sous l'impulsion de politiques urbanistiques d'ampleur menées par le prince zangide Nūr al-Dīn et, après lui, par différents princes ayyoubides et sultans mamelouks. Avec quelques particularismes locaux, une même morphologie des villes tendit à se diffuser : un noyau urbain souvent restreint était enserré dans une enceinte fortifiée et pourvue d'une citadelle, lieu du pouvoir souverain, tandis qu'à l'extérieur des portes de la ville, des faubourgs s'étiraient le long des axes de circulation principaux ou autour de grandes mosquées nouvellement érigées. Ainsi, au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, à mesure que sa population croissait, Damas déborda définitivement de sa *madīna* pour s'étendre en direction du nord et de l'ouest dans des faubourgs (*al-ḥawāḍir al-barrāniyya*) à l'urbanisation plus ou moins dense. En outre, le territoire de la ville médiévale ne se limitait pas aux seules zones urbanisées : l'épaisse ceinture de jardins densément boisés entourant la ville, la Ghouta, et la vaste zone de pâture et de culture céréalière qui la séparait de la steppe, le Marǧ, formaient avec la ville et ses faubourgs des espaces imbriqués et interdépendants, qui relevaient d'un même ensemble politique, social et économique et dans lequel les populations urbaines, péri-urbaines et rurales se mouvaient.

L'irruption de la guerre dans le territoire damascène, fréquente et récurrente entre le XII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, ébranlait l'organisation et les institutions de la ville et constituait une mise à l'épreuve des hommes. L'attention portée aux récits de sièges permet à l'historien d'en révéler certains stigmates et de restituer, même imparfaitement, le processus de destruction à l'œuvre lors des combats puis les modalités de reconfiguration de l'espace urbain engagée

1. Je tiens à remercier Abbès Zouache et Élodie Vigouroux pour leurs relectures attentives et leurs suggestions de forme et de fond. Pour localiser l'ensemble des toponymes cités, le lecteur se rapportera aux différentes cartes placées en fin d'article.

2. Pour Thierry Bianquis, en dépit de l'existence de murs fortifiés entourant les cités proche-orientales, il n'exista pas de véritable guerre de siège avant la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle et l'édification de forteresses urbaines. Avant cela les belligérants s'affrontaient en rase campagne ou aux portes de la cité. Voir Bianquis, 2008. Pour preuve également de l'importance nouvelle accordée à la guerre de siège par les auteurs de traités militaires à partir du XII<sup>e</sup> siècle, voir Zouache, 2008, p. 765-770. Plus généralement, sur le perfectionnement et les progrès techniques de la guerre de siège, voir Zouache, 2008, p. 765-929.

3. Entre le début du XII<sup>e</sup> siècle et la conquête ottomane de la ville en 1516, Damas connut pas moins de vingt-cinq sièges mentionnés dans les sources narratives. Voir le tableau récapitulatif proposé dans Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 224-226. À ces sièges proprement dits, il convient d'ajouter les nombreux blocus de la cité ainsi que les fréquentes *fitna*-s qui opposèrent des gouverneurs syriens rebelles aux sultans mamelouks à partir du XIV<sup>e</sup> siècle.

à court et moyen termes par les souverains et leurs représentants<sup>4</sup>. Mais la guerre en tant qu'expérience humaine, sensorielle et quotidienne, ne peut être approchée que par petites touches à travers les textes arabes médiévaux. La ville en guerre, non plus figée dans l'inventaire statique de ses édifices livré dans les ouvrages qui relèvent du genre des *hiṭaṭ*-s, apparaît alors comme un espace vécu, décomposé, dénaturé et recomposé sous les effets multiples des conflits armés, au gré de temporalités changeantes. Épreuve individuelle et collective, la guerre bouleversait la vie quotidienne des habitants, citadins et ruraux, et transformait leur rapport à l'espace et au temps, leurs droits et modalités de circulation au sein d'un territoire qui en temps de paix leur était familier.

Cet article interroge l'« état de guerre » qui, au moins à partir du XII<sup>e</sup> siècle, toucha de plein fouet et transforma les sociétés proche-orientales, à travers ses dimensions spatiales et temporelles. Dans la perspective d'une histoire urbaine en contexte, il ambitionne d'interroger l'articulation entre la ville et son arrière-pays rural immédiat, les rapports des hommes à l'espace et les façons dont la guerre reconfigurait l'espace même de la ville à la fin de la période médiévale. À travers l'exemple de Damas entre le XII<sup>e</sup> et le début du XVI<sup>e</sup> siècle, il s'agira de mettre en lumière les modes de temporalités et de spatialités – autrement dit la façon dont les individus faisaient l'expérience du temps et de l'espace – dans la ville en guerre.

## I. La ville à l'heure de sa mise en défense

Au cours de la période médiévale, le tracé de l'enceinte fortifiée de « Damas la bien protégée » (*Dimašq al-maḥrūsa*), comme se plaisent à la nommer les auteurs arabes médiévaux, évolua peu. Contrairement à Alep, celle-ci n'engloba jamais les nouveaux noyaux d'urbanisation qui se développèrent hors les murs et, de même, l'expansion continue des faubourgs, à partir du XII<sup>e</sup> siècle et surtout aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle, n'entraîna pas la construction d'une seconde enceinte. Ainsi, des citadins toujours plus nombreux à s'installer dans des quartiers périphériques se trouvaient particulièrement vulnérables en cas d'attaque. Des mesures de protection des faubourgs ne sont évoquées que tardivement dans les sources narratives, pas avant la fin du XV<sup>e</sup> siècle, sous la forme de fortifications légères – installations probablement temporaires et amovibles comme de simples barricades (*tadārib*) – ou de grandes portes, peut-être munies de dispositifs défensifs permettant le jet de pierres<sup>5</sup>, disposées dans les différents districts extra-muros de la ville comme al-Ṣāliḥiyya, al-ʿAnnāba, Masğid al-Qaṣab, Suwayqat Ṣārūgā ou

4. Voir Eychenne, 2019; Vigouroux, 2019a et 2019b.

5. Voir Pascual, 1983, p. 14 et note 4. Selon Ibn al-Ḥimṣī, un tel dispositif défensif avait été initié par le gouverneur Qānṣūh al-Yaḥyawī avant sa mort, sans pour autant être mené entièrement à son terme. Quelques années plus tard, en 903/1498, lors des préparatifs de la ville pour soutenir un possible siège de la part de l'émir rebelle Āqbirdī, la ville fut alors puissamment fortifiée et les autorités mameloukes donnèrent l'ordre aux habitants de terminer la construction de ses portes à l'entrée de chaque quartier (*ḥārāt*). Voir Ibn al-Ḥimṣī, *Ḥawādīt al-zamān*, II, p. 29.

encore al-Qanawāt<sup>6</sup>. Ce n'est qu'en 926/1520, peu après la conquête ottomane, que le nouveau gouverneur ordonna la construction de différentes portes à l'extérieur de la ville, entérinant ainsi l'extension de l'espace urbain hors les murs, sans pour autant y adjoindre de nouvelles fortifications. La fermeture des portes, qui devait faire de la *madīna* un espace clos en cas de siège, constitua donc un élément central de la mise en état de défense de la ville tout au long du Moyen Âge<sup>7</sup>.

### I.1. Un espace clos : la fermeture progressive des portes de la ville

Sans être impossibles, les circulations des hommes et des marchandises étaient alors fortement contraintes et réglementées. La communication entre l'intérieur et l'extérieur de la ville fortifiée ne pouvait plus se faire qu'à travers une ou deux portes laissées partiellement ouvertes. À elle seule, la crainte d'une confrontation prochaine pouvait entraîner, par mesure de précaution, la restriction du nombre de points de passages. Ainsi, en rağab 802/mars 1400, la rumeur annonçant que le sultan mamelouk et l'armée d'Égypte étaient passés à Gaza avec pour intention de venir jusqu'à Damas afin de mater la rébellion du gouverneur de la ville, entraîna immédiatement l'ordre, par ce dernier, de fermer toutes les portes de la ville, à l'exception de celles de Bāb al-Naşr, Bāb al-Farağ et de l'une des deux portes de Bāb al-Ġābiya. Toutefois, le danger ne fut sans doute pas perçu comme trop imminent puisqu'un puissant émir, qui possédait sa demeure près de Bāb Tūmā, usa de son influence et obtint que cette porte restât finalement ouverte, sans doute autant par bienveillance pour les habitants de ce district que pour son propre bien-être<sup>8</sup>.

Lorsque le siège de la ville paraissait inéluctable et imminent, la plupart des portes étaient verrouillées et parfois même scellées<sup>9</sup>. En dū al-qa'ḍa 791/novembre 1389, tandis que le sultan al-Zāhir Barqūq venait mettre le siège devant la ville après avoir défait l'armée syrienne à Şaḡhab, le gouverneur rebelle fit fermer les portes de la cité, des boucliers en bois y furent fixés pour les renforcer et les maintenir fermées tandis que l'ordre fut donné de les enduire de chaux et de pierres<sup>10</sup>. Dans un premier temps, seules Bāb al-Naşr et Bāb al-Farağ furent laissées ouvertes. Mais, quelques jours plus tard, après la fermeture de Bāb al-Farağ, il ne fut

6. Ibn Ṭūlūn, *I'lām*, Laoust (trad.), p. 103. À l'occasion du siège de la ville de ġumādā II 910/novembre 1504, Ibn Ṭūlūn rapporte que, sur ordre du gouverneur de la citadelle, fut entreprise « la construction de murailles autour des dernières maisons de Damas », tandis qu'un émir était placé dans chaque quartier. Par ailleurs, il précise la localisation de certaines de ces portes fortifiées extra-muros et l'adossement de ces structures à certains édifices déjà existants.

7. Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 219-220.

8. Ibn Ḥiğğī, *Tārīḥ*, p. 410, repris par Ibn Qāḍī Şuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 87.

9. Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 202. En rabi' II 699/décembre 1299, à l'approche des Mongols, entre 200 et 250 prisonniers, selon les sources, nuitamment évadés de la prison de Bāb al-Şağīr se rendirent à Bāb al-Ġābiya, en brisèrent les verrous et parvinrent à s'enfuir. Voir al-Yūnīnī, *Ḍayl*, I, p. 203 ; al-Birzālī, *Muqtafi*, III, p. 27 ; al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, LII, p. 73.

10. Ibn Şaşrā, *Durra*, § 26(38)b. Voir aussi Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 207.

plus possible de circuler qu'en empruntant Bāb al-Naṣr<sup>11</sup>. Les exemples de ce type abondent dans les sources narratives médiévales. Ils confirment que généralement, au moment de la mise en état de défense de la ville, Bāb al-Naṣr et Bāb al-Farağ étaient les portes qui étaient maintenues le plus longtemps ouvertes pour réguler les entrées et sorties de la *madīna*<sup>12</sup>. La proximité de la citadelle – ces deux portes étaient situées respectivement au nord-est et au sud-ouest, de part et d'autre de la forteresse –, leur conférait un rôle stratégique autant qu'elle facilitait leur surveillance et le contrôle des passages<sup>13</sup>.

D'autres portes généralement situées sur les côtés sud-ouest et nord de la ville, telles Bāb al-Ṣağīr, Bāb al-Ġābiya ou Bāb al-Farādīs, furent occasionnellement utilisées à cet effet – ainsi avant le siège de la ville par Tamerlan en 803/1400-1401<sup>14</sup>. Parfois, certaines considérations défensives pouvaient décider les autorités militaires de la ville à proclamer la fermeture des portes les plus proches de la citadelle afin de renforcer la protection de la place-forte elle-même et l'ouverture de celles qui étaient plus éloignées. En rağab 753/septembre 1352, le gouverneur de la citadelle ordonna la fermeture de Bāb al-Naṣr et Bāb al-Farağ, mais aussi de Bāb al-Farādīs, avant l'arrivée aux environs de Damas du gouverneur d'Alep, l'émir Baybuğā Ārūs, et de plusieurs gouverneurs syriens entrés en rébellion contre le sultan. Puis, alors que l'émir rebelle et ses hommes étaient prêts à assiéger la ville, le gouverneur de la citadelle demanda aux habitants que seules une ou deux portes fussent maintenues ouvertes. Il désigna même ces portes : Bāb al-Farādīs et Bāb al-Ġābiya<sup>15</sup>. La mise en défense ici n'impliquait donc pas que la ville se mût en un espace hermétiquement clos. La protection de la seule citadelle devait permettre au gouverneur de tenir un temps suffisant avant l'arrivée d'éventuels renforts envoyés par le sultan.

Déjà en temps de paix, le franchissement des portes de la ville était habituellement soumis à une surveillance et à de strictes contraintes d'horaires. Elles devaient rester fermées à partir de la prière de la nuit jusqu'au petit matin<sup>16</sup>. Lors de la mise en défense de la ville, le dispositif de surveillance était considérablement renforcé et prévoyait généralement qu'à chacune des portes de l'enceinte urbaine, un émir fût posté avec ses hommes. Il était chargé d'y installer la garnison et les troupes de volontaires pour protéger la portion de muraille attenante lors du futur siège<sup>17</sup>. Ce contrôle militaire plus strict et les contraintes spatiales induites par la réduction des points de passage, imposaient que les déplacements des hommes et des marchandises ne

11. Ibn Ṣaṣrā, *Durra*, § 26(38)b, 29(41)b.

12. Pour le siège de la ville par l'émir Minṭāš, en rağab 792/juillet 1390, voir Ibn Ṣaṣrā, *Durra*, § 65a. Pour celui de l'émir rebelle Āqbirdī, en ṣafar 903/octobre 1497, voir Ibn al-Ḥimṣī, *Ḥawādīt al-zamān*, II, p. 24 ; Ibn Ṭūlūn, *I'lām*, Laoust (trad.), p. 39-40 ; Ibn Ṭūlūn, *Mufākaha*, I, p. 158. Pour la menace de siège de la ville, en ġumādā II 910/novembre 1504, par plusieurs gouverneurs rebelles des principales villes de Syrie du nord, voir Ibn Ṭūlūn, *I'lām*, Laoust (trad.), p. 104.

13. Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 207.

14. Sur le siège et l'occupation de Damas par Tamerlan en 803/1400-1401, voir Vigouroux, 2011, p. 103-122 ; 2019b.

15. Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, IX, p. 502-503.

16. Sur le dispositif de surveillance des portes en temps de paix, voir Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 206-207.

17. Ibn Ḥiğğī, *Tārīḥ*, p. 463.

pouvaient s'effectuer que de jour, pendant un laps de temps limité et en empruntant le nombre restreint de portes maintenues ouvertes. Ainsi, en 803/1400, plusieurs semaines avant le siège de la ville par l'armée de Tamerlan, les autorités décidèrent que Bāb al-Ġābiya ne demeurerait ouverte que jusqu'à la prière de l'après-midi. Ensuite, les entrées et sorties ne pourraient plus s'effectuer que *via* Bāb al-Naṣr<sup>18</sup>.

À mesure que les assaillants approchaient, précisant un peu plus l'hypothèse d'un blocus ou d'un siège, une seule des portes de la cité était finalement laissée accessible pour permettre aux habitants d'entrer ou de sortir de la *madīna*. De tels déplacements ne pouvaient d'ailleurs probablement plus s'effectuer que sous un strict contrôle afin de ne pas mettre en péril la protection de la ville. Par exemple, en ġumādā I 803/fin décembre 1400, lorsque les habitants de Damas, constatant que l'avant-garde de l'armée de Tamerlan se positionnait sur les hauteurs entourant la ville, furent saisis de panique et convergèrent massivement vers la cité, l'entrée ne put plus se faire que par Bāb al-Naṣr<sup>19</sup>. Enfin, l'arrivée de l'armée ennemie entraînait la condamnation du dernier accès à la ville et la population, retranchée derrière les murailles, ne pouvant plus sortir, attendait le début des hostilités.

## 1.2. *Entre protection et claustration : fuir la ville avant le siège*

Au-delà des considérations sur l'efficacité des dispositifs de fortifications urbaines en cas d'attaque de la ville, le processus graduel de fermeture des portes et les contraintes de déplacement qu'il entraînait posent plus largement la question de la perception de l'espace urbain en temps de guerre par les populations elles-mêmes. L'irruption du « moment-guerre » met en lumière une attitude ambivalente des populations à l'égard de la *madīna*, certes naturellement pourvue de vertus protectrices et perçue comme telle, mais aussi considérée comme un espace dans lequel il pouvait être dangereux de se laisser enfermer en cas de siège. La capacité réelle de prise en charge et de protection des populations par les autorités militaires jouait probablement ici un rôle important, la défaillance de l'armée de Damas amplifiant la crainte, la peur voire le fantasme que pouvait inspirer l'ennemi s'approchant de la ville<sup>20</sup>. Une telle prise en charge apparaît fluctuante selon la nature des conflits et les temporalités qui leur étaient liées. Ainsi, les ordres et proclamations officiels, souvent modulés en fonction des rapports de force entre les belligérants, révèlent tantôt la capacité de l'armée cantonnée dans la citadelle à défendre la ville et à protéger les habitants, tantôt au contraire sa faiblesse, sa vulnérabilité voire sa désorganisation face à l'ennemi.

18. Ibn Ḥiġġī, *Tārīḥ*, p. 470.

19. Ibn Qāḍī Šuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 164.

20. Voir Talbi, 2012. Sur ce dernier point, nul doute que les différents sièges de la ville perpétrés par les armées turco-mongoles entre le XIII<sup>e</sup> siècle et le XV<sup>e</sup> siècle constituèrent des événements bien distincts de la plupart des sièges et blocus qui accompagnèrent les nombreuses *fitna*-s des périodes ayyoubide et mamelouke.

L'impuissance manifeste des autorités militaires mameloukes de Damas contre les Mongols en rabi' II 700/janvier 1301 jeta sur les routes les habitants qui restaient encore dans la ville quelques mois seulement après la fin de la dévastatrice occupation par l'armée de Ġāzān. En effet, il avait été proclamé publiquement que « tout homme qui, à la suite de cet avertissement, resterait dans la ville, serait responsable de sa mort », et que « ceux qui n'étaient pas en état d'entreprendre le voyage n'avaient qu'à se cantonner dans la citadelle »<sup>21</sup>. Suite à l'annonce de la retraite de l'armée du sultan en direction du Caire, l'impossibilité de défendre Damas face à la menace d'une nouvelle invasion mongole, faute de renfort, conduisit donc à réduire l'espace de la ville à défendre à la seule citadelle, et à abandonner les populations à leur sort.

Mais plus fréquemment, les autorités militaires cherchaient à prévenir la fuite massive des Damascènes tout en favorisant l'engagement de chacun dans la protection de la cité : en šafar 803/octobre 1400, quelques semaines avant l'arrivée des troupes de Tamerlan, il fut proclamé publiquement par ordre du gouverneur de la ville qu'il serait dorénavant interdit de louer des montures et que nul ne pouvait entreprendre de voyage, pas même les visiteurs de passage à Damas qui souhaitaient rejoindre leur lieu de résidence habituel<sup>22</sup>. Dans certains cas extrêmes, il était même interdit de sortir de sa maison comme en ġumādā II 911/novembre 1505, à l'approche d'une coalition de gouverneurs syriens rebelles venus pour tenter de s'emparer de la ville<sup>23</sup>. Le siège approchant, les bêtes de sommes<sup>24</sup> devenaient un objet de convoitise. Le plus souvent, l'armée les réquisitionnait pour les travaux de renforcement des défenses de la cité. Le prix des montures vendues au marché noir flambait alors et seuls les plus aisés parvenaient à s'en procurer pour fuir avec leur famille et une partie de leurs biens<sup>25</sup>.

Une telle interdiction de quitter la cité pouvait ainsi être promulguée plusieurs semaines avant l'arrivée de l'ennemi. Les autorités militaires n'hésitaient alors pas à renforcer la surveillance de la ville et de son arrière-pays. Elles déployaient un arsenal de mesures dissuasives qui allaient de l'arrestation et de l'emprisonnement des fuyards à la mise sous séquestre et à la confiscation de leurs biens. Le contrôle des routes et la surveillance des déplacements en périphérie de la ville semblaient aussi bien répondre à la nécessité de maintenir l'ordre qu'à des impératifs sécuritaires. En effet, les bandes de brigands et de bédouins profitaient de la situation pour attaquer et rançonner les candidats à l'exil. Ainsi, au début du mois de šafar 803/octobre 1400, alors que l'armée tatare n'était encore qu'une menace vague et lointaine pour les habitants de Damas, les cruelles exactions des hommes de Tamerlan leur étaient déjà parfaitement connues. Elles étaient colportées par les témoignages des nombreux réfugiés en provenance de Ḥamā et de sa région qui avaient fui l'avancée des troupes de Tamerlan. De tels

21. Al-Maqrīzī, *Sulūk*, I, 3, p. 909 ; Quatremère (trad.), II, 2, p. 177.

22. Ibn Ḥiġġī, *Tārīḥ*, p. 458 ; Ibn Qāḍī Šuhba, *Tārīḥ*, IV, 4, p. 149.

23. Ibn Ṭūlūn, *I'lām*, Laoust (trad.), p. 103.

24. Le terme utilisé dans les sources arabes est celui de *dawābb* qui englobe les chevaux de bât, les ânes, les mulets, etc.

25. Au début du mois de ša'bān 702/fin mars 1303, selon al-Maqrīzī, tandis que les habitants de Damas cherchaient à fuir avant l'arrivée des Mongols, « on achetait un âne 600 dirhams et un cheval 1000 dirhams. ». Voir al-Maqrīzī, *Sulūk*, Quatremère (trad.), II, 2, p. 199.

récits provoquèrent des scènes de paniques à Damas, et bientôt, les Damascènes eux-mêmes commencèrent à rassembler leurs effets et se préparèrent à quitter la ville. Sur ordre du gouverneur de la ville par intérim, les principales routes vers la Syrie du Sud et la Palestine furent coupées, des soldats étant postés au village de Dārayyā, point de passage habituel pour rejoindre la route de Şafad. Il semble que la détresse et les supplications des fuyards permirent à une partie des habitants de poursuivre leur route vers le sud en dépit des barrages qui avaient été dressés. Mais les autorités veillaient. Dès le lendemain des premiers départs, elles firent proclamer l'interdiction officielle de quitter la ville. Tout contrevenant encourait désormais l'arrestation et la saisie de ses biens. L'interdiction fut assez dissuasive. Cependant, les habitants les plus déterminés profitèrent de la nuit pour s'enfuir clandestinement en empruntant cette même route de Şafad<sup>26</sup>.

Parmi la population urbaine, les notables étaient les plus à même de fuir du fait de leur capacité à bénéficier de la protection nécessaire de la part des autorités militaires pour pouvoir emmener famille et maisonnée sans avoir trop à craindre les brigands ou les tribus arabes qui étaient susceptibles de les rançonner pendant le voyage. Mais les tentatives de fuite des notables étaient parfois contrecarrées par les gens du peuple eux-mêmes. Ainsi, en rabī' I 803/novembre 1400, apprenant la prise d'Alep par Tamerlan, le gouverneur de Damas chercha à abandonner la ville pour se réfugier en Égypte. Alors qu'il sortait de la ville, il tomba nez à nez avec les habitants du quartier d'al-Qubaybāt et des autres faubourgs qui s'étaient regroupés aux portes de la cité. Rapidement encerclé par une foule menaçante qui lui lançait des pierres, il fut contraint de dégainer son épée pour engager le combat et tenter de se frayer un chemin. Mais face à l'hostilité des habitants, il ne put que rebrousser chemin et alla s'enfermer dans le Dār al-Sa'āda, la maison du gouverneur, à l'intérieur de la ville. À la même époque, l'émir chargé de protéger Bāb al-Ġābiya décida lui aussi de désertre avant l'arrivée des troupes de Tamerlan et il s'enfuit avec plusieurs notables, dont le cadī malikite de la ville. Le convoi fut attaqué par les habitants, qui leur lancèrent des flèches. Plusieurs des fuyards furent blessés, d'autres furent rattrapés avant d'atteindre le village de Dārayyā, mais le gros de la troupe parvint à s'échapper. La porte de la ville que l'émir était censé garder ayant été laissée sans surveillance, la population se pressa à son tour pour sortir. Dans le tumulte, d'autres notables, dont le chef de la chancellerie (*kātib al-sirr*) accompagné de ses fils, de ses partisans et de plusieurs de ses voisins, purent à leur tour quitter la ville avant que la porte ne fût à nouveau fermée. Arrivés à Dārayyā, ils furent surpris par des habitants d'al-Qubaybāt qui maraudaient dans les environs et leur demandèrent de payer une rançon. Tous les fuyards ne purent le faire. Une partie des femmes fut contrainte de retourner en ville, le reste de la troupe prenant la route d'al-Kiswa en compagnie de l'émir déserteur<sup>27</sup>.

26. Ibn Ḥiğḡī, *Tārīḥ*, p. 463. La version donnée par Ibn Qāḏī Şuhba est parfois plus elliptique mais reprend les mêmes éléments. Voir Ibn Qāḏī Şuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 157.

27. Ibn Ḥiğḡī, *Tārīḥ*, p. 465. Repris par Ibn Qāḏī Şuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 156-157.

De fait, à l'intérieur même des murs de Damas, nombreux étaient ceux qui, bien décidés à ne pas subir un siège, cherchaient à fuir pour ne pas y rester définitivement enfermés. Hommes, femmes et enfants cherchaient, dans la hâte, à rassembler leurs affaires<sup>28</sup>. Dans les rues bondées, les femmes quittaient leurs maisons « sans prendre la peine de se couvrir d'un voile »<sup>29</sup>. Les commerçants détalèrent, sans même se soucier de fermer leurs boutiques. De tels mouvements de foule causés par la peur et la panique prenaient souvent un tour dramatique. Ainsi, en 699/1300, tandis que les gens, nombreux, s'étaient massés aux portes de la ville pour essayer de fuir, une bousculade entraîna la mort de plusieurs personnes. Elles périrent piétinées ou étouffées. « On eut dit que les Mongols étaient déjà entrés dans la ville », ne put s'empêcher de déplorer al-Yūnīnī (m. 726/1326), qui rapporte l'évènement<sup>30</sup>.

### 1.3. *Un espace atrophié : la saturation de la ville intra-muros*

Mais l'exil avant un siège était avant tout une question de statut socio-économique. Les habitants des faubourgs et les paysans des villages environnants, souvent les plus pauvres, cherchaient naturellement à gagner la ville ou bien se résignaient, à défaut de pouvoir y entrer, à trouver refuge dans les grottes du Mont Qāsiyūn. À l'extérieur de la ville se concentraient donc des foules importantes d'hommes, de femmes et d'enfants qui, ayant fui les villages de la Ghouta et l'arrière-pays de Damas, cherchaient à y pénétrer pour se mettre en sécurité<sup>31</sup>. Au pied de la muraille, tout particulièrement en face des portes de la cité encore accessibles, ils dressaient des campements de fortune<sup>32</sup>. En théorie, selon J.-M. Mouton, les paysans de l'arrière-pays rural de Damas et les habitants des faubourgs se voyaient accorder le droit (probablement coutumier et tacite) de trouver refuge à l'intérieur de l'enceinte en cas de danger, en échange de leur participation aux travaux collectifs d'entretien et de rénovation de la muraille en temps de paix<sup>33</sup>. Mais il en allait probablement différemment dans la pratique.

28. Ibn Ḥiǧǧī, *Tārīḥ*, p. 465. Repris par Ibn Qāḍī Šuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 156-157. Une scène analogue se produisit à la fin du mois de rabīʿ II 699/décembre 1299, la désertion de l'armée mamelouke – à l'exception du gouverneur de la citadelle retranché dans la place-forte avec ses hommes – livra les habitants à leur sort et plongea la ville dans l'anarchie pendant plusieurs jours. Voir al-Birzālī, *Muqtafi*, III, p. 27, 29 ; al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, LII, p. 73-74 ; al-Yūnīnī, *Ḍayl*, I, p. 253.

29. Al-Yūnīnī, *Ḍayl*, I, p. 252.

30. D'après al-Yūnīnī, pas moins de dix personnes – vingt selon Ibn Abī al-Faḍā'il – furent victimes du mouvement de foule à la porte de la ville. Voir al-Yūnīnī, *Ḍayl*, I, p. 252 ; Ibn Abī al-Faḍā'il, *Nahǧ*, XIV, 3, p. 637.

31. Voir, par exemple, le récit d'Ibn Kaṭīr du blocus de la ville en 753/1352 par la coalition d'émirs syriens rebelles menée par Baybuǧā Ārūs. Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, IX, p. 502-503.

32. Par exemple, en 696/1297, lorsque les émirs égyptiens fidèles au sultan mamelouk al-Manšūr Lāǧīn vinrent soumettre le sultan déchu al-ʿĀdil Kitbuǧā retranché dans la citadelle, toutes les portes de la ville, à l'exception de Bāb al-Našr, furent fermées pour l'empêcher de fuir. Ne sachant à quoi s'attendre, et tandis que toutes sortes de rumeurs circulaient, une foule immense se rassembla sous les murs de Damas, cherchant à entrer. La cohue fut si grande entre Bāb al-Našr et la citadelle, que de nombreuses personnes tombèrent dans le fossé et qu'on déplora une dizaine de morts. Al-Maqrīzī, *Sulūk*, I, 3, p. 824-825 ; Quatremère (trad.), II, 2, p. 44-45.

33. Voir Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 205.

Il faut sans doute nuancer l'idée même que la ville ait pu être, avant et pendant un siège, un lieu d'asile totalement ouvert à tous, qui plus est à partir du XIII<sup>e</sup> siècle : les faubourgs devenant plus étendus et plus peuplés, en cas de siège, la *madīna* peinait probablement à accueillir une population toujours plus nombreuse. Il faut aussi se départir d'une vision trop idéalisée selon laquelle le temps de la guerre abolissait les rapports de classes au profit d'une cohésion sociale et de solidarités renouvelées forgées autour d'un but commun de défense de la cité menacée<sup>34</sup>.

La ville intra-muros servait naturellement de refuge aux populations des faubourgs et de la campagne qui, emportant leurs biens, leurs réserves et leurs bêtes, venaient s'y installer, les autorités militaires organisant parfois leur évacuation<sup>35</sup>. Pour ces populations rurales ou citadines, la ville intra-muros, protégée par de puissantes murailles, était bien perçue comme l'espace le plus sûr en cas de siège, celui vers lequel il était naturel de converger<sup>36</sup>. Mais à l'heure de la mise en défense de la cité, la guerre exacerbait la séparation spatiale induite par la muraille entre l'« intérieur de la ville » (*ḡuwwanī*) et l'« extérieur de la ville » (*barrānī*)<sup>37</sup>. La fragmentation de l'espace de la ville s'accompagnait aussi souvent de la fracturation de la société. Observateur privilégié des combats qui opposèrent différentes factions mameloukes à Damas entre 791/1389 et 793/1391<sup>38</sup>, Ibn Ṣaṣrā témoigne à sa façon des conséquences sur le corps social de la clôture de la ville à l'approche du siège. Au moment de la mise en défense de la ville et de la citadelle, nombre d'habitants furent empêchés d'entrer pour se mettre à l'abri derrière les murailles avant que la ville ne fût assiégée par les troupes du sultan al-Zāhir Barqūq. Et, en *ḡu al-qa'da* 791/novembre 1389, alors que seule Bāb al-Naṣr avait été maintenue partiellement ouverte sur ordre du gouverneur, « tous les jours périssaient de nombreuses personnes parmi la foule de ceux qui cherchaient à entrer à l'intérieur de la ville. (...) Les gens mouraient, ne pouvant trouver d'échappatoire à leur détresse »<sup>39</sup>. L'historien, méditant sur la situation, se fait ainsi l'écho du sort inégal qui frappait les gens selon qu'ils se trouvaient d'un côté ou de l'autre des murailles de la ville : « C'est alors qu'on éleva entre eux une muraille ayant une porte dont l'intérieur contient la miséricorde, et dont la face apparente a devant elle le châtiment [l'Enfer] » (Coran, LVII, 13). Avant un siège, la ville intra-muros n'accueillait donc probablement pas, loin s'en faut, tous les habitants de Damas et de la Ghouta. Nombre d'entre eux, restés dans leurs quartiers ou dans les villages environnants, se trouvaient malgré eux en première ligne. Ils constituaient une cible de choix pour l'ennemi qui leur faisait subir les pires avanies.

De plus, la mise en état de défense de la cité impliquait parfois certains aménagements à l'intérieur même de la ville et plus particulièrement aux abords de la citadelle, qui constituait généralement la cible privilégiée des traits lancés par les machines de sièges. L'incendie

34. Cette idée d'une cohésion sociale de circonstance est avancée par J.-M. Mouton (1994, p. 83) et reprise par A. Zouache (2008, p. 885).

35. Pour le blocus de la ville en 903/1498, voir Ibn Ṭūlūn, *I'lām*, Laoust (trad.), p. 64.

36. Comme le souligne, J.-M. Mouton, « la muraille de Damas (*sūr Dimāšq*) est mentionnée au moment des sièges de la ville et sa fonction première consiste précisément à protéger les citadins, mais aussi les habitants de l'oasis de la Ghouta, voire du Marḡ plus lointain » (Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 195).

37. Sur la perception binaire de l'espace damascène, voir Mouton, Guilhot, Piaton, 2018, p. 212-213.

38. Sur le récit détaillé des événements de cette *fitna*, voir Vigouroux, 2019a.

39. Ibn Ṣaṣrā, *Durra*, § 29(41)b.

et le dégagement des quartiers intra-muros et extra-muros jouxtant la citadelle constituaient des aménagements défensifs plusieurs fois rapportés dans les sources narratives. De telles mesures n'étaient pas sans conséquence pour les habitants de ces quartiers qui, expulsés de leurs demeures par les autorités et obligés d'emporter leurs affaires à la hâte, assistaient souvent impuissants à la destruction de leurs habitations et de leurs biens. Un tel ordre fut donné par le gouverneur de la citadelle, en rabī' II 803/début décembre 1400, peu avant l'arrivée des troupes de Tamerlan. Pourtant, plusieurs émirs désapprouvaient cette mesure. Non sans colère et protestations, les riverains des quartiers entourant la citadelle furent donc sommés de prendre leurs affaires et d'évacuer la zone qui allait être incendiée<sup>40</sup>. Enfin, à ces destructions s'ajoutaient les réquisitions fréquentes dont faisaient l'objet, à l'époque mamelouke, les maisons appartenant à des civils situées à l'intérieur des murailles et qui étaient affectées au logement des officiers et des soldats de l'armée<sup>41</sup>.

Remodelé pour et par la guerre, l'espace intra-muros se trouvait donc vite saturé par l'afflux important de populations venues se mettre à l'abri en attendant le siège. En 753/1352, les pillages et les exactions quotidiens des soldats des émirs mamelouks rebelles dans les faubourgs et les villages, provoquèrent des déplacements importants de populations : tous les jours affluaient des habitants des faubourgs, y compris d'al-Ṣālihiyya ; si les plus chanceux descendaient en ville chez des proches, des amis ou des connaissances, les autres en étaient réduits à s'installer au bord des routes avec femmes et enfants<sup>42</sup>.

Aux habitants de Damas et de sa région, s'ajoutaient les réfugiés originaires de villes plus lointaines, de Syrie septentrionale et centrale, notamment lors des invasions mongoles qui ravagèrent le Bilād al-Šām en 658/1260, 699/1300 et 803/1400-1401. Les édifices religieux (mosquées, madrasas, ḥānqāh-s etc.), en premier lieu la mosquée des Omeyyades dont la vaste cour pouvait accueillir un grand nombre de réfugiés, mais aussi les établissements commerciaux (ḥān, funduq, etc.), s'emplissaient d'hommes, de femmes et d'enfants. Ibn Ḥiğgī (m. 815/1413) rapporte comment en rabī' II 803/novembre 1400, Damas dut faire face à l'arrivée de très nombreux étrangers (ḡurabā') qui « s'installèrent dans la grande-mosquée et dans les madrasas et occupèrent [tous] les lieux »<sup>43</sup>. Les conditions de vie de la population, avant et surtout pendant le siège, étaient rendues alors difficiles par la promiscuité, le manque d'eau et de nourriture et parfois aussi par les conditions météorologiques<sup>44</sup>.

40. Ibn Ḥiğgī, *Tārīḥ*, p. 474 ; Ibn Qāḍī Ṣuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 162.

41. Ainsi, en rabī' I 906/octobre 1500, pressentant le siège de Damas par le sultan al-ʿĀdil Ṭūmānbāy, les hommes de l'émir rebelle Qaṣrawh se répandirent en ville et s'installèrent dans des maisons après en avoir préalablement expulsé les habitants (Ibn Ṭūlūn, *I'lām*, Laoust (trad.), p. 65). En ḡumādā I 910/novembre 1504, plusieurs émirs de Damas qui habitaient à l'extérieur de la ville étaient venus s'installer dans la *madīna*, craignant le siège de la ville par une coalition de gouverneurs syriens. Ibn Ṭūlūn, *I'lām*, Laoust (trad.), p. 103.

42. Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, IX, p. 502-503.

43. Ibn Ḥiğgī, *Tārīḥ*, p. 467 ; repris par Ibn Qāḍī Ṣuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 158.

44. Ibn Ṣaṣrā, *Durra*, § 42(12)b. Au cours du siège de la ville à l'hiver 791-792/1389-1390, en pleine *fitna* opposant le sultan al-Zāhir Barqūq aux émirs syriens rebelles, Ibn Ṣaṣrā relate que « la mosquée d'al-Kallāsa était remplie de femmes, d'enfants et d'hommes, et tout le monde restait là avec peu d'eau, dans la faim, le froid et la peur ».

## II. Maîtriser le territoire rural de la ville : la Ghouta et le Marğ sous contrôle

La mise en récit de la guerre urbaine dans les chroniques arabes médiévales tend le plus souvent à réduire le territoire de la ville aux seuls lieux où les combats avaient été les plus vifs ou les plus notables, ou à ceux qui, en raison de leur situation stratégique, constituaient le principal objectif de l'assaillant. Ainsi, à Damas, les affrontements et les destructions les plus importants se concentraient, selon les textes, aux portes de l'enceinte ou près de la citadelle, qui constituait le dernier refuge lors d'un siège. Les chroniqueurs laissent alors généralement dans l'ombre une grande partie de la ville intra-muros, de ses faubourgs et de son arrière-pays rural. Il est vrai qu'en situation de guerre, l'observation biaisée des témoins oculaires retranchés dans la ville, portait rarement et difficilement au-delà des murailles.

### II.I. L'installation des campements militaires par les assaillants

Ainsi, la guerre atrophiait-elle l'espace de la ville avant même l'engagement des combats et du siège. À l'inverse, à l'extérieur des murs, le territoire péri-urbain et rural, qu'il était difficile de défendre, était souvent en grande partie abandonné aux armées ennemies. Pour pouvoir imposer un blocus, prélude nécessaire au siège de la ville, celles-ci devaient d'abord prendre pied dans l'arrière-pays rural et y installer un campement militaire à partir duquel des actions pourraient ensuite être menées. L'emplacement choisi, doté de ressources naturelles et de qualités stratégiques propres, devait permettre de rassembler la multitude des combattants en armes avec leurs montures, ainsi que les bêtes de somme assurant le transport de la nourriture, du matériel de siège et des bagages<sup>45</sup>. Hommes et animaux devaient avoir accès à l'eau et à la nourriture pour leur permettre d'envisager un long blocus de la ville.

Selon les textes, deux zones distinctes du territoire rural de Damas furent privilégiées par les assaillants au cours du Moyen Âge pour y installer leur campement : d'une part, les vastes prairies (*marğ*, pl. *murūğ*) du Marğ s'étendant au nord-est de Damas, et plus particulièrement les abords du village de 'Aḍrā' ; d'autre part, les terres agricoles et les vergers s'étendant entre les villages de Dārāyā et d'al-Qadam, au sud-ouest de la ville.

Dans la Ghouta orientale et en lisière du Marğ, la route principale, appelée *al-darb al-sultānī*, qui reliait Homs et Damas, permettait d'atteindre l'arrière-pays de Damas en contournant par l'est le massif montagneux du Qalāmūn et en empruntant le passage de Ṭaniyyat al-'Uqāb, « le Col de l'Aigle ». Cette route aboutissait alors à al-Quṣayr, dernière étape avant la ville située à une douzaine de kilomètres de Bāb Tūmā<sup>46</sup>. Les vastes prairies s'étendant en été entre les villages de Dūmā et 'Aḍrā' jouaient un rôle important en temps de guerre, probablement en raison des ressources qu'elles renfermaient comme de leurs positions stratégiques. Les souverains et leurs

45. Mouton, 2010, p. 195-196.

46. Tavernari, 2010, p. 90-92.

armées les fréquentaient déjà en temps de paix. Lorsque Damas était attaquée, c'étaient aussi des lieux propices aux combats et aux batailles rangées de cavaliers comme à l'établissement de campements militaires.

Ces prairies étaient nommées Marḡ Rāhiṭ, Marḡ 'Aḍrā' ou tout simplement al-Marḡ<sup>47</sup>. Ainsi, chez les auteurs arabes, du Moyen Âge jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, Marḡ Rāhiṭ tantôt se confond avec Marḡ 'Aḍrā', tantôt s'en distingue<sup>48</sup>. Dès les premières décennies de l'Islam, les noms de plusieurs lieux de cette zone imprégnèrent la mémoire collective car ils évoquaient des batailles célèbres menées par les premiers musulmans<sup>49</sup>. Par la suite, Marḡ Rāhiṭ, Tall Rāhiṭ ou Marḡ 'Aḍrā', selon les dénominations en usage, furent régulièrement désignés dans les textes comme lieu de rassemblement des troupes<sup>50</sup>. Tant l'émir Zangī que son fils Nūr al-Dīn, alors qu'ils cherchaient à s'emparer de Damas au milieu du xi<sup>e</sup> siècle, décidèrent à plusieurs reprises de venir camper sur les prairies situées entre le village de 'Aḍrā' et al-Quṣayr avant d'accroître leur pression sur la ville<sup>51</sup>. Situé entre les villages de Dūmā et 'Aḍrā', un lieu appelé 'Uyūn al-Fasrāyā, dont le nom même atteste la présence de points d'eau, semble avoir réuni les qualités nécessaires à l'installation d'une armée en campagne<sup>52</sup>. Ces sources situées sur les contreforts des premiers chaînons du massif du Qalāmūn arrosaient au printemps le territoire du village de 'Aḍrā', permettant à l'herbe et aux fleurs de pousser sur les prairies. Ainsi, d'avril à août, les bédouins venaient y faire paître leurs troupeaux. Pour ces mêmes raisons, le territoire autour de 'Aḍrā' devenait particulièrement propice à l'installation d'un campement militaire et on comprend donc sans peine les choix de Zangī et de Nūr al-Dīn de s'y établir<sup>53</sup>.

47. Ces deux villages sont eux-mêmes distants d'une dizaine de kilomètres l'un de l'autre.

48. N. Éliasséeff y voit particulièrement la marque d'une perte d'usage du toponyme et d'une substitution en avançant que « dès le viii<sup>e</sup>/xiv<sup>e</sup> siècle, l'appellation de *Mardj Rāhiṭ* semble disparaître dans la toponymie locale pour être remplacée par *Mardj 'Aḍrā'* » (Éliasséeff, 1989a, p. 529-530). Pour évoquer l'installation du campement de Ġāzān en 699/1300, al-Yūnīnī emploie le toponyme Tall Rāhiṭ (al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 274) tandis qu'Ibn Ṣaṣrā le nomme Marḡ 'Aḍrā' (Ibn Ṣaṣrā, *Durra*, § 93a). Abū Šāma mentionne Tall Rāhiṭ comme un lieu de villégiature habituel du sultan lors de ses parties de chasse. Abū Šāma, *Rawḍatayn*, III, p. 268. Selon R. Dussaud, Marḡ Rāhiṭ se situait au sud de Marḡ 'Aḍrā' cette dernière désignant spécifiquement la prairie entourant le village du même nom. Voir Dussaud, 1927, p. 293-294, 299, 306, 317.

49. Voir Éliasséeff, 1989a, p. 529-530. Dès avant la conquête de Damas par les musulmans, les tribus arabes ghassanides, alliées de Byzance, y étaient installées et une fois vaincues par Ḥālid b. al-Walīd, ce dernier y installa à son tour son campement pour préparer le siège de la ville en 13/634.

50. Pour un aperçu de l'installation des armées dans cette zone, de l'émir hamdanide Sayf al-Dawla fuyant Damas face à la contre-offensive de l'armée ikhchidide en 334/946 jusqu'au siège de la ville par les Mongols en 699/1300. Voir Éliasséeff, 1989a, p. 529-530.

51. Ibn al-Qalānisī, *Tārīḥ*, p. 247, 272; Le Tourneau (trad.), p. 221, 257; al-Nuwayrī, *Nihāyat al-arab*, XXXI, p. 89, 138; al-Dahabī, *Tārīḥ*, XXXII, p. 213. Pour le récit détaillé et l'analyse des attaques de Damas par Zangī en 529/1135 et 534/1139-1140, voir Éliasséeff, 1967, II, p. 353-356, 369-371 et pour celui des deux tentatives infructueuses de Nūr al-Dīn en 544/1149 et 545/1150 et de sa prise victorieuse en 549/1154, voir Éliasséeff, 1967, II, p. 443-448, 462-469 et 481-488. Voir aussi Yared-Riachi, 1997, p. 197-206, 221-237.

52. Pour sa localisation, voir Dussaud, 1927, p. 308. On trouve plusieurs variantes de ce nom : 'Uyūn Farsāyā ou 'Uyūn Fasrāyā. Dans les sources arabes médiévales, le toponyme prend parfois la forme 'Uyūn Fāsārāyā.

53. Ibn al-Qalānisī, *Tārīḥ*, p. 313, 327; Le Tourneau (trad.), p. 318, 341. Aussi bien en muḥarrām 546/mai 1151 qu'en muḥarrām 549/juillet 1154, Nūr al-Dīn utilise 'Uyūn Fasrāyā comme lieu de campement.

À l'opposé, al-Kiswa, qui était située sur le Nahr al-A'wağ à une quinzaine de kilomètres au sud de Damas, commandait l'entrée dans son arrière-pays rural. Al-Kiswa était depuis l'Antiquité l'étape la plus proche de Damas, que l'on empruntât la route côtière de Palestine ou que l'on suivît l'axe principal de communication traversant, après le Hauran, le sud du Bilād al-Šām, route également empruntée au cours de la période islamique par les pèlerins se rendant à la Mecque (*darb al-ḥağğ*)<sup>54</sup>. À l'instar des environs de 'Adrā' au nord, dont al-Kiswa semble avoir été le pendant, la région était couverte de vastes prairies<sup>55</sup>, dont celle de Marğ al-Şuffar (la Prairie Jaune), qui « constituait, à une étape au sud de Damas, un excellent lieu de campement pour toutes les armées venant du sud ou du nord, car on y trouvait de l'eau et du fourrage »<sup>56</sup>.

Plus au nord, le village de Dārayyā était la porte d'entrée dans la Ghouta occidentale : les routes reliant Damas au Hauran et à la Palestine y débouchaient et l'on pouvait aussi y accéder par le nord, en provenance de Baalbek, en contournant par l'ouest la partie méridionale de l'Anti-Liban. Comme le village d'al-Kiswa, Dārayyā et ses alentours offraient de nombreuses possibilités pour s'approvisionner en eau, le Nahr al-Dārānī – canal dérivé du Nahr Baradā s'écoulant depuis le nord – et les multiples canaux aménagés à partir du Nahr al-A'wağ<sup>57</sup>, au sud, irriguant les terres cultivées et les jardins entourant le village.

L'entrée des armées ennemies et leur positionnement dans la Ghouta occidentale témoignent au fil des siècles d'une certaine permanence dans les choix d'installation des lieux de campements militaires. La prédilection pour une région située entre les terres du village de Dārayyā et celles du village d'al-Qadam, soit à une distance comprise entre 9 et 3,5 kilomètres au sud-ouest de la ville, est manifeste. Au x<sup>e</sup> siècle, à une époque où les faubourgs méridionaux étaient encore peu étendus, plusieurs chefs de guerre qarmates et fatimides privilégièrent le site d'al-Šammāsiyya<sup>58</sup>, situé, selon Ibn 'Asākir, près de Maşğid al-Qadam<sup>59</sup>. À partir du xii<sup>e</sup> siècle, deux toponymes, généralement localisés de manière assez vague « dans les environs de Dārayyā », se retrouvent régulièrement mentionnés dans les textes pour désigner les lieux de campements militaires dans la Ghouta occidentale : d'une part, le Ğisr al-Ḥašab, le « Pont de Bois » et d'autre part, Manāzil al-'Asākir (ou parfois Nuzūl al-'Asākir)<sup>60</sup>, « les Gîtes d'étapes des Soldats », des lieux probablement proches l'un de l'autre, voire assimilables l'un

54. Tavernari, 2010, p. 104. Voir Gaudefroy-Demombynes, 1923, p. 48-49, note 9; Dussaud, 1927, p. 41.

55. On y accédait par la Montée du Sud (*al-'aqaba al-qibliyya*), aussi appelée 'Aqabat Šuhūrā ou 'Aqabat Ğilliq, un col situé au sud d'al-Kiswa et qui donnait accès à la plaine de Damas pour qui venait du sud.

56. Éliséeff, 1989b.

57. Une rivière qui, prenant sa source au Mont Hermon, s'écoulait au sud de Damas, d'ouest en est, sur environ 70 kilomètres, à partir de laquelle de nombreux canaux avait été aménagés. Voir Eychenne, Meier, Vigouroux, 2018, p. 457.

58. Ibn al-Qalānisī, *Tārīḥ*, p. 4, 6, 10, 16, 52, 57.

59. Ibn 'Asākir, *Tārīḥ madīnat Dimaşq*, p. 144.

60. Voir aussi Dussaud, 1927, p. 315.

à l'autre comme le suggère Ibn al-Qalānīsī<sup>61</sup>. L'hypothèse d'une telle assimilation a du sens, si l'on prend en considération le fait qu'Ibn al-Aṭīr situe le Ğisr al-Ḥaṣāb à 1,5 parasange (*farsah*) de Damas<sup>62</sup>, soit environ 8 kilomètres, c'est-à-dire précisément entre Dārayyā et Masġid al-Qadam<sup>63</sup>. Ainsi, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle, aussi bien Nūr al-Dīn que différents princes ayyoubides s'installèrent à Ğisr al-Ḥaṣāb, qui était proche de la ville, avant d'essayer de s'en emparer<sup>64</sup>. En temps de paix, le site était aussi utilisé comme lieu de stationnement de l'armée de Damas avant son départ pour une campagne militaire<sup>65</sup>. Faut-il en déduire que le lieu disposait d'installations pérennes permettant d'accueillir des troupes<sup>66</sup> ?

L'appellation de Manāzil al-ʿAsākīr (Gîtes d'étapes des Soldats) qui lui est associée pourrait le suggérer. Comme le Ğisr al-Ḥaṣāb, Manāzil al-ʿAsākīr était situé au bord d'un cours d'eau (rivière ou canal) puisqu'en rabīʿ I 543/juillet 1148, les Francs qui prévoaient de s'y installer furent contraints de poursuivre plus au nord jusqu'al-Mizza car l'eau y avait été coupée<sup>67</sup>. Le lieu était probablement assez vaste pour qu'une armée nombreuse s'y installât : selon Ibn al-Qalānīsī, 50 000 cavaliers et fantassins francs, accompagnés de dromadaires, de bovins, et de bagages en grand nombre, avaient prévu de s'y rassembler avant d'être déroutés vers al-Mizza<sup>68</sup>.

Dès le XII<sup>e</sup> siècle, les sources narratives font aussi référence à l'installation des armées sur les terres de Masġid al-Qadam, qui semble avoir constitué une tête de pont légèrement plus avancée que le Ğisr al-Ḥaṣāb, bien que probablement relativement proche de ce dernier. On retrouve alors sans doute un positionnement comparable à celui d'al-Šammāsiyya au X<sup>e</sup> siècle.

61. Ibn al-Qalānīsī, *Tārīḥ*, p. 309 ; Le Tourneau (trad.), p. 312. Sans doute convient-il aussi de les assimiler au toponymes *al-Ġusūr* (les Ponts) ou *al-Ġusūra*, situé selon Abū Šāma « derrière Masġid al-Qadam », lieu où le sultan ayyoubide d'Égypte al-Kāmil Muḥammad et ses alliés installèrent leur armée en 626/1229 lorsqu'ils vinrent attaquer leur cousin, le prince de Damas al-Nāṣir Dāwūd. L'usage du pluriel suggère ici l'existence de plusieurs ponts enjambant les différents canaux dans cette zone (Abū Šāma, *Muḍayyal*, II, p. 10).

62. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil fī al-tārīḥ*, X, p. 257.

63. Donc une localisation plus proche que celles proposées par Gibb (6 miles soit environ 9,6 km) et Lyons, Jackson (10 miles soit 16 km). Voir Gibb, *Damascus Chronicle*, p. 196, note 2 ; Lyons, Jackson, 1984, p. 82. L'assertion selon laquelle il faudrait peut-être situer le Ğisr al-Ḥaṣāb, « près d'al-Rabwa où le Baradā pénètre dans la plaine de la Ġuṭa » nous paraît quant à elle infondée. Élisséeff, 1967, II, p. 341.

64. Par Nūr al-Dīn, en dū al-ḥiġġa 544/avril 1150 et rabīʿ I 546/juillet 1151, par Saladin en ṣafar 569/octobre 1173, puis après lui, à l'époque ayyoubide, par al-ʿAzīz et al-ʿĀdil en 592/1196, par al-Afḍal en ṣaʿbān 595/juin 1199, ou encore al-Kāmil et ses alliés en 626/1229. Voir Ibn al-Qalānīsī, *Tārīḥ*, p. 309, 315 ; Le Tourneau (trad.), p. 312, 323 ; Abū Šāma, *Rawḍatayn*, I, p. 267 ; II, p. 341 ; Abū Šāma, *Muḍayyal*, I, p. 63 ; II, p. 10 (ici *al-Ġusūra*) ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil fī al-tārīḥ*, X, p. 257.

65. Par exemple, par Nūr al-Dīn en rabīʿ II 553/mai 1158 ou par Saladin en rabīʿ I 580/juillet 1184. Voir Abū Šāma, *Rawḍatayn*, I, p. 376 ; III, p. 203.

66. Ibn al-Qalānīsī, *Tārīḥ*, p. 225 ; Le Tourneau (trad.), p. 185. Ibn al-Qalānīsī situe un hippodrome (*maydān*), ou du moins une aire d'entraînement des cavaliers, près du Ğisr al-Ḥaṣāb, sur lequel les Francs installèrent leur campement en dū al-ḥiġġa 523/octobre-novembre 1129. Le texte édité d'Ibn al-Qalānīsī comportant une lacune, l'identification exacte de cet hippodrome est incertaine. Comme le note R. Le Tourneau, et contrairement à ce qu'affirme N. Élisséeff (1967, II, p. 341), il ne peut s'agir de l'un des principaux hippodromes de Damas, tous situés dans le voisinage immédiat de la cité.

67. Ibn al-Qalānīsī, *Tārīḥ*, p. 225 ; Le Tourneau (trad.), p. 185.

68. Ibn al-Qalānīsī, *Tārīḥ*, p. 298 ; Le Tourneau (trad.), p. 295.

En muḥarram 546/mai 1151, Nūr al-Dīn, partant de ‘Uyūn Fāsriyyā, traversa la Ghouta orientale avec l’ensemble de son armée, qui formait « une masse très nombreuse et très dense », pour venir prendre position dans les jardins entourant les villages de Ḥaḡīrā et Rāwiyā, à environ 4 kilomètres au sud de la ville. Une semaine plus tard, son armée se déplaça vers l’ouest et vint camper sur les terres du Mašḡid al-Qadam et les terrains voisins à l’est et à l’ouest où « les tentes étaient si nombreuses qu’elles atteignaient la mosquée neuve (*al-mašḡid al-ḡadīd*) au sud de la ville<sup>69</sup>. Selon Ibn al-Qalānisī, « c’était là un campement qu’aucun chef militaire n’avait utilisé au cours des années précédentes »<sup>70</sup>. Dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, au cours des nombreuses guerres fratricides qui émaillèrent la période, c’est également à Mašḡid al-Qadam que s’installèrent plusieurs princes ayyoubides au moment d’assiéger la ville<sup>71</sup>, à tel point que cet emplacement semble avoir définitivement supplanté le Ġisr al-Ḥašāb qui n’est dès lors plus mentionné dans les sources narratives. L’un comme l’autre étaient d’ailleurs des lieux de rassemblement et de campement non seulement en temps de guerre, mais aussi en temps de paix<sup>72</sup>.

À la fin du XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, l’urbanisation encore lâche des noyaux extra-muros au sud de la ville qu’étaient al-Qubaybāt (les Petites Coupoles) et le quartier du Maydān al-Ḥašā (l’hippodrome aux Cailloux), et l’absence de continuité urbaine avec les faubourgs au sud de la ville, expliquent qu’une armée pouvait s’y établir, se positionnant alors à proximité des zones urbanisées tout en se maintenant en marge de la ville. À partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, l’installation des campements militaires des assaillants près de Mašḡid al-Qadam se précisa autour de la Qubbat Yalbuḡā<sup>73</sup>, nouvellement érigée, dans un espace péri-urbain de plus en plus assimilé aux faubourgs méridionaux de la ville. Ibn Kaṭīr relate qu’en 753/1352 le gouverneur d’Alep, entré en rébellion contre le sultan, pénétra à la tête d’une puissante coalition de gouverneurs syriens sur le territoire de Damas dans le but de s’emparer de la ville. Après avoir passé en revue ses troupes au pied de la citadelle, il se rendit aux alentours de midi jusqu’au campement qui avait été dressé pour lui à Mašḡid al-Qadam, et plus précisément à la Qubbat Yalbuḡā, « au ruisseau (*ḡudūl*) qui s’y trouvait »<sup>74</sup>.

69. Il s’agit ici de la mosquée dite « de l’Empreinte de pied » (Mašḡid al-Qadam), de construction très ancienne, mais qui avait été rénovée en 517/1123. Voir Ibn ‘Asākir, *Tārīḥ madīnat Dimašq*, p. 94.

70. Ibn al-Qalānisī, *Tārīḥ*, p. 312-313; Le Tourneau (trad.), p. 319-320.

71. Ce fut le cas d’al-‘Azīz en 592/1196 et al-Afḡal en 595/1199 (Abū Šāma, *Rawḍatayn*, IV, p. 432, 449), ou encore d’al-Kāmil, en 635/1237 (al-Nuwayrī, *Nihāya*, XXXI, p. 224).

72. Abū Šāma, *Muḏayyal*, I, p. 241. Au début de šawwāl 610/février 1214, le fils de Saladin, le prince d’Alep al-Zāhir Ġāzī, se rendit à Damas pour se joindre à la caravane du ḥaḡḡ, et descendit à Mašḡid al-Qadam, lieu traditionnel de rassemblement des pèlerins, puis rencontra, le surlendemain, son cousin al-Mu‘azzam ‘Īsā à Ġisr al-Ḥašāb, ce qui tend à confirmer la proximité du lieu.

73. Sur la Qubbat Yalbuḡā édifée en 747/1346 par le *nā’ib al-salṭana* de Damas, Yalbuḡā al-Yaḥyawī, voir Mouton, Dayoub, 2013, p. 515-519.

74. Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, IX, p. 502.

## II.2. La prédation des ressources des campagnes

L'établissement d'un camp dans la Ghouta avait l'avantage de permettre de lancer des razzias dans le Hauran, au sud, pour s'approvisionner en vivres et céréales nécessaires à la tenue d'un siège<sup>75</sup>. Ce positionnement donnait aussi et surtout aux assaillants la possibilité d'imposer à la ville un blocus sévère et de contrôler les voies de communication, coupant ainsi tout ravitaillement et manœuvres de renfort de troupes. Au début de l'été 596/1199, l'armée égyptienne, qui était venue assiéger Damas, prit position autour du camp du prince ayyoubide al-Afḍal à Masġid al-Qadam<sup>76</sup>. Abū Šāma rend compte de la prise de possession de l'espace rural par l'assaillant qui, pendant six mois, jusqu'à l'hiver, imposa un strict blocus à la ville sans jamais l'assiéger. Les tentes couvraient littéralement les terres s'étendant de l'extrémité de Dārayyā jusqu'aux champs autour de Masġid al-Qadam. Un tel déploiement permettait à l'armée de contrôler le territoire rural et d'isoler la ville. Les soldats s'employaient continuellement à abattre les arbres, à incendier les jardins, à couper et à détourner les cours d'eau, et à fermer l'accès de la ville à tous ceux qui pouvaient l'approvisionner en vivres, butins, bétails et biens de première nécessité. Les conséquences de ce blocus furent dévastatrices. La population se révolta contre al-ʿĀdil, qui tenait la ville. Elle était sur le point de céder. Cependant, elle ne céda pas. Il était difficile de maintenir un dispositif de manière efficace. L'armée de Damas parvint finalement à recevoir des renforts et put lancer des attaques contre les assaillants qui furent alors contraints de creuser un profond fossé (*bandaq*) autour de leurs camps pour se protéger<sup>77</sup>. Les rôles s'inversaient. Les assaillants devenaient assiégés.

Avant même la pénétration de l'armée ennemie dans le territoire rural de Damas, les Damascènes et les habitants de la Ghouta eux-mêmes étaient souvent la cause des premiers ravages liés à la guerre. La campagne – espaces boisés, habitat ou terres cultivées – était mise à rude contribution pour la mise en défense de la ville. La population retranchée derrière l'enceinte fortifiée devait pouvoir tenir le temps d'un siège qui parfois durait plusieurs mois. En 614/1217, alors que les Francs, qui s'étaient rassemblés à Baysān, menaçaient, le sultan ayyoubide al-ʿĀdil Abū Bakr réagit. Il ordonna au gouverneur (*wālī*) de préparer le siège qui s'annonçait. On utilisa les arbres de la Ghouta pour dresser des barricades dans les faubourgs de Qaṣr al-Ḥaġġāġ et al-Šāġūr et sur les chemins menant aux vergers. Les réserves de céréales du village de Dārayyā furent transférées dans la citadelle. Les terres cultivées furent noyées sous les eaux, de sorte que si les Francs avaient eu l'intention de s'avancer vers la ville, ils se seraient enlisés dans des terrains rendus impraticables par les inondations<sup>78</sup>.

75. Ibn al-Qalānisī, *Tārīḥ*, p. 225; Le Tourneau (trad.), p. 185.

76. Sur ce blocus, voir Abū Šāma, *Rawḍatayn*, IV, p. 448-451. Al-Afḍal avait d'abord choisi des points plus rapprochés de la ville pour établir son campement, comme l'Hippodrome Vert (al-Maydān al-Aḥḍar) puis l'Hippodrome aux Cailloux (Maydān al-Ḥaṣā). Ces positions trop vulnérables et difficiles à défendre lui furent toutefois déconseillées et il s'installa finalement à Masġid al-Qadam.

77. Abū Šāma, *Rawḍatayn*, IV, p. 449-450.

78. Abū Šāma, *Muḍayyal*, I, p. 283.

Les hommes étaient aussi mobilisés. De manière générale, les paysans de la Ghouta et du Marğ étaient sollicités avant les conflits pour contribuer à l'effort de guerre. Au même titre que les marchands et les commerçants de la ville, les propriétaires fonciers et les villageois devaient s'acquitter d'un impôt exceptionnel, en numéraire et en nature, pour financer l'armée. En 806/1403, le gouverneur de la ville ordonna que toutes les réserves d'orge fussent saisies et que l'on prélevât 2 dirhams sur chaque verger et jardin de la Ghouta<sup>79</sup>.

La contribution des zones rurales à la mise en état de défense de la cité était un processus violent. L'accaparement des ressources de la campagne prenait différentes formes, toujours au détriment des propriétaires fonciers, des villageois et des paysans. Les maisons des villages et les productions agricoles étaient livrées au pillage et à la destruction par des bandes organisées et parfois par des contingents de l'armée régulière elle-même. Les matériaux et denrées ainsi volés constituaient une manne pour les pillards qui n'hésitaient pas à les vendre à des prix élevés. Ainsi, au printemps 546/1151, les soldats de l'armée de Damas mais aussi les bandes de brigands, profitèrent de la situation au détriment des propriétaires terriens et des cultivateurs. Ils ne rencontrèrent pas la moindre résistance lorsqu'ils s'emparèrent des fruits des vergers et des récoltes qu'ils moissonnèrent et parfois même saccagèrent en les arrachant<sup>80</sup>. Les habitants en détresse pouvaient prendre eux-mêmes des décisions dommageables. Par exemple, avant l'arrivée des Mongols au cœur de l'hiver de l'année 699/1300, les Damascènes coupèrent les arbres et démantelèrent les pigeonniers des vergers et des jardins pour les vendre comme bois de chauffage en prévision du siège<sup>81</sup>.

Les détenteurs du pouvoir n'étaient pas en reste. En safar 812/juin 1409, le sultan al-Nāṣir Farağ, qui faisait face à la rébellion d'une partie de ses émirs, se rendit dans tous les villages de la Ghouta, du Marğ mais aussi du Hauran pour réclamer de chaque district une quantité déterminée d'orge pour la provende destinée aux chevaux de son armée<sup>82</sup>. Ces réquisitions forcées suscitaient l'opposition des paysans, sans doute bien plus fréquemment que les sources narratives n'en font mention. En safar 903/octobre 1497, la réquisition par l'armée soutenant l'émir rebelle Āqbirdī des produits (*muğill*) des terres agricoles du village de 'Arbil provoqua des affrontements avec les paysans au cours desquels l'un d'entre eux trouva la mort. Le meneur de la rébellion des villageois fut arrêté et pendu pour l'exemple<sup>83</sup>.

Une grande partie des ressources agricoles et des troupeaux étaient souvent rapatriées à l'intérieur la ville et rassemblées dans la citadelle en prévision du siège. Les réserves et les récoltes qui n'avaient pu être transportées pouvaient parfois être tout simplement détruites pour ne pas tomber entre ses mains. Or l'approvisionnement en nourriture pour les hommes et en fourrage pour les bêtes était l'une des préoccupations principales des assaillants, comme des assiégés du reste. Une grande partie des déprédations qui touchaient la Ghouta avaient

79. Ibn Qāḍī Šuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 405.

80. Ibn al-Qalānisī, *Tārīḥ*, p. 313; Le Tourneau (trad.), p. 319.

81. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 258.

82. Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī, *Imbāʿ*, VI, p. 141.

83. Ibn Ṭawq, *Taʿlīq*, p. 1553.

pour but de trouver et de rassembler des vivres pour l'armée en vue de la préparation du siège. En raġab 753/septembre-octobre 1352, les émirs de Damas, qui avaient dû désertir la ville avant l'arrivée des émirs syriens en rébellion contre le sultan, rassemblèrent tous leurs stocks de céréales dans la citadelle. Le gouverneur d'Alep, qui dirigeait des rebelles, dépêcha un envoyé auprès du gouverneur de la citadelle pour le sommer de livrer les réserves en sa possession mais son refus provoqua la colère des assaillants qui, dès lors, se déchaînèrent et se livrèrent à l'attaque et au pillage contre de nombreux villages. Ils s'emparèrent de tout ce qui, dans les vignes, les vergers, et les plantations, pouvait les nourrir, ainsi que des bêtes de sommes des paysans<sup>84</sup>. L'arrière-pays rural était donc le plus souvent en grande partie livré à l'ennemi qui cherchait à en tirer profit pour mettre en place un blocus efficace et éventuellement préparer le siège de la ville. D'ailleurs, pendant le blocus mis en place par les armées des princes ayyoubides al-Afdal et al-Zāhir en 595/1199, le village d'al-Nayrab et les moulins au bord de la Baradā, au nord-ouest de Damas, furent incendiés. L'aire de battage du blé (*baydar al-ġalla*), située dans le village de Ḥarastā dans la Ghouta orientale, subit le même sort. La disette et les pénuries à l'intérieur de la ville s'en trouvèrent accentuées<sup>85</sup>.

Les conséquences de la guerre sur l'arrière-pays rural se prolongeaient bien au-delà du temps du blocus ou du siège proprement dit. L'arrachage et l'incendie des récoltes et des arbres fruitiers, la destruction des réserves, l'interruption plus ou moins longue de l'irrigation et des semailles, l'endommagement ou la destruction des infrastructures rurales (moulins, pont, puits etc.) et les saccages en tous genres opérés dans les jardins, sur les terres cultivées ou dans les villages, laissaient des séquelles profondes et durables sur l'environnement rural. À cela s'ajoutaient les pertes humaines, souvent nombreuses d'après les sources, au sein des populations villageoises, ou l'exode massif et plus ou moins long des paysans qui contribuaient à paralyser pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, l'économie rurale. La production agricole, source principale de revenu des habitants de la Ghouta, était donc difficile à relancer qui plus est lorsque le danger d'une invasion demeurait encore prégnant pendant plusieurs années. Dans un tel contexte, une fiscalité excessive imposant des contributions trop lourdes, sans tenir compte des difficultés nées de la guerre, conduisait à l'asphyxie économique des paysans et des propriétaires terriens. Ainsi, en 700/1301, un an après le terrible siège de Ġāzān et alors qu'une nouvelle menace mongole se profilait, le pouvoir mamelouk imposa une taxe exceptionnelle à chaque village de la Ghouta pour financer l'expédition militaire qui devait arrêter l'ennemi. Le montant de la taxe portait sur les récoltes de froment, d'orge, de coton et de diverses graines dont le taux était estimé en fonction des rendements de l'année 698/1299, année de paix et de production courante. Pour les populations de la Ghouta, qui ne s'étaient probablement pas encore remises de ces calamités, la contribution demandée s'avéra trop lourde à supporter. Les cultivateurs n'eurent d'autre choix que de couper les arbres fruitiers pour les

84. Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, IX, p. 503.

85. Al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, XLII, p. 24.

vendre comme bois de chauffage à un prix dérisoire et nombre de villageois désertèrent tout simplement la Ghouta pour chercher refuge en Égypte. Pour al-Yūnīnī, la Ghouta fut bien plus ruinée par cette taxe que par les dégâts causés, l'année précédente, par les Mongols<sup>86</sup>.

### 11.3. La bataille de l'eau

L'accès à l'eau était un autre enjeu majeur en cas de guerre<sup>87</sup>. Son contrôle était autant une arme d'attaque qu'un moyen de défense. De manière préventive, les autorités militaires de Damas pouvaient entreprendre de tarir les points d'eau permettant à un ennemi de s'approvisionner<sup>88</sup>. Mais une fois la ville placée en état de défense et close, la mainmise sur la Ghouta octroyait un moyen de pression supplémentaire à l'ennemi. L'étendue du réseaux de canaux dérivés de la Baradā et sur la multitude de canalisations (sing. *qanāt*) qui irriguaient les vergers et les terres<sup>89</sup>, conférait une valeur stratégique indéniable à la partie occidentale de la Ghouta. Seul un positionnement des armées en amont de la cité permettait de la maîtriser. Le dédale des aménagements hydrauliques<sup>90</sup> rendait particulièrement ardue la maîtrise de l'eau dans un tel environnement. Les coupures des principales dérivations du Baradā s'effectuaient probablement directement dans les gorges d'al-Rabwa à l'endroit même où elles se séparaient du cours principal. Ce faisant, elles privaient également d'eau la multitude de canaux et canalisations qui en découlaient et qui jouaient un rôle vital pour la mise en culture d'une grande partie de la Ghouta.

La plupart des récits de blocus ou de sièges de la ville font mention de la coupure des principaux canaux : elle faisait partie des mesures de rétorsion prises par les assaillants à l'encontre des Damascènes<sup>91</sup>. En tenant la plaine du Baradā, en amont de Damas, l'ennemi pouvait empêcher l'eau de quitter le cours du fleuve qui passait en contrebas de la ville et longeait l'extérieur de la muraille nord, et ainsi priver d'eau les habitants retranchés dans

86. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 454-455.

87. Zouache, 2008, p. 782.

88. Ibn al-Qalānīsī, *Tārīḥ*, p. 298 ; Le Tourneau (trad.), p. 295. Par exemple, en 543/1148, selon Ibn al-Qalānīsī, l'atabeg bouride Unur, qui organisait les préparatifs pour lutter contre les Francs qui venaient assiéger Damas, fit combler les puits et détruire les points d'eau. Ainsi, en approchant de la ville, les Francs manquèrent d'eau et décidèrent d'établir leur camp à al-Mizza, toute proche du Baradā, l'endoréisme traversant d'est en ouest l'arrière-pays rural de Damas.

89. Sur le réseau d'irrigation de Damas, voir Éliséeff, 1959 ; Eychenne, Meier, Vigouroux, 2018, p. 457-461.

90. Voir la description du cosmographe Šams al-Dīn Muḥammad al-Dimašqī, aussi célèbre sous les noms de Šayḥ al-Rabwa ou d'Ibn al-Šayḥ Ḥattīn (m. vers 725/1325) : « Damas consiste en trois parties : [...] la deuxième, située sous la terre, forme une ville à part faite de cours d'eau, de rigoles, de rivières, de sources, de réservoirs, et de canaux souterrains ; partout où l'on fouille, on trouve des cours d'eau entrelacés à droite et à gauche, une couche sur l'autre. » Al-Dimašqī, *Nuḥbat al-dahr*, p. 194-195 ; Mehren (trad.), p. 263-264.

91. Ibn al-Qalānīsī, *Tārīḥ*, p. 5-6. Dès l'attaque de la ville par les Fatimides en 363/974, cette tactique fut employée par les assaillants, l'eau qui avait été coupée en amont de la ville, manquait dans les canalisations domestiques comme dans les bains et entraîna la mort de nombreux habitants. Encore en 903/1498, lors de la *fitna* de l'émir Āqbirdī, celui-ci ordonna à ses *mamlūk*-s de couper le Qanawāt et le Bānās pour priver d'eau la citadelle et la ville intra-muros. Voir Ibn Ṭawq, *Ta'liq*, p. 1555-1556.

la ville. En fait, ce n'était pas le Nahr Baradā lui-même qui était coupé mais plutôt deux de ses principales dérivations sur la rive droite, le Bānās et le Qanawāt, qui traversaient les murailles puis toute la cité, pour alimenter en eau les habitants de la ville, et qui étaient de ce fait des cibles privilégiées. Dès lors que la ville n'était plus alimentée en eau, « les bains étaient hors service, les marchés étaient fermés et la condition des habitants de Damas [devenait] éprouvante », comme en muḥarram 815/mai 1412, lors du siège imposé au sultan al-Nāṣir Farağ par la coalition rassemblée autour des émirs mamelouks Nawrūz et Šayḥ<sup>92</sup>. Les Damascènes parvenaient parfois à rompre l'isolement de la cité et à atténuer les privations en eau. Lors du siège de la ville par le sultan mamelouk al-Zāhir Barqūq, en 791/1389, le Bānās et le Qanawāt furent obstrués sur ordre du sultan<sup>93</sup>, mais les habitants parvinrent à ouvrir de nombreux puits dans la ville, dont deux dans la mosquée des Omeyyades et un dans le district de Bāb Tūmā. Les habitants avaient réussi à dériver l'eau en provenance de deux canalisations, la Qanāt al-Zaynabiyya et la Qanāt 'Ayn al-Kirš, qui étaient toutes deux situées à l'extérieur au nord de la ville, jusqu'au Ḥammām 'Afif et la Madrasa al-Muqaddamiyya, à l'intérieur de Bāb al-Farādīs, où se trouvaient de nombreux réfugiés. De même, le réservoir (*ṣabriğ*) de la mosquée des Omeyyades put être rempli, ce qui permit d'approvisionner en eau potable les réfugiés entassés dans la cour<sup>94</sup>. Preuve que la coupure des canaux par les assaillants, si elle renforçait la dureté du blocus de la ville, demeurait bien difficile à imposer sur le long terme compte tenu de l'étendue et de la complexité du réseau hydraulique.

À mesure qu'un blocus se prolongeait, la coupure des canaux d'irrigation s'avérait aussi être une arme à double tranchant. Lorsque les cultures périssaient faute d'être arrosées, l'assaillant lui-même se trouvait privé de ressources agricoles immédiatement consommables. Il était alors dépendant d'un approvisionnement extérieur parfois difficile à acheminer et toujours aléatoire. En rabī' II 626/février-mars 1229, les armées du prince ayyoubide al-Kāmil Muḥammad et de ses alliés s'installèrent à al-Ğusūra, derrière Masğid al-Qadam. Ils ravagèrent les vergers, incendièrent les pavillons de plaisance (*ğawāsiq*) qui s'y trouvaient, démolirent de nombreuses maisons et bâtiments et coupèrent le Bānās et le Qanawāt, au sud du Baradā. De manière plus inhabituelle, ils coupèrent aussi le Yazīd et le Tawrā au nord et laissèrent périr les arbres par manque d'irrigation. Si l'action de l'assaillant sur le Bānās et le Qanawāt avait des conséquences directes sur la ville elle-même et visait à durcir les conditions de vie des populations qui y étaient retranchées, celle sur le Tawrā et le Yazīd, tout en privant d'eau les habitants restés dans le faubourg septentrional d'al-Šālīḥiyya, était plutôt dirigée contre l'environnement rural et ses cultures qui s'étagaient sur les pentes douces en contrebas du mont Qāsiyūn. Mais la maîtrise du territoire rural pendant un siège, qui pouvait parfois durer des mois, imposait que l'assaillant puisse puiser ses ressources directement dans la Ghouta, et ce, en dépit des

92. Ibn Tağrī Birdī, *Nuğūm*, Popper (éd.), VI, p. 266-267; Popper (trad.), XIV, p. 193.

93. Ibn Ḥiğğā al-Ḥamawī, dans son poème sur cet événement, suggère que le Yazīd et le Tawrā furent aussi interrompus, sans que l'information ne soit reprise ni par Ibn Qāḍī Šuhba, ni par Ibn Ṣašrā. Voir Ibn Ḥiğğā al-Ḥamawī, *Tamarāt*, p. 259.

94. Ibn Ṣašrā, *Durra*, § 42(12)b; Ibn Qāḍī Šuhba, *Tārīḥ*, III, p. 300-301.

défections de nombreux paysans susceptibles d'en cultiver les terres. C'est pourquoi dès son arrivée à Damas, en ġumādā II 626/mai 1229, al-Kāmil Muḥammad ordonna de rétablir les cours du Yazīd et du Ṭawrā. Ainsi les terres allaient-elles pouvoir à nouveau être irriguées. Mais dans le même temps, le maintien de la coupure du Bānās et du Qanawāt privait toujours d'eau la population de la ville<sup>95</sup>.

#### II.4. Villages et faubourgs en guerre : des espaces vulnérables

À partir des campements militaires établis dans la Ghouta et en bordure du Marḡ, les attaques et les razzias menées aussi bien contre les villages du territoire rural de Damas que ceux du Hauran, permettaient à l'ennemi d'amasser butin, vivres, bétails et prisonniers. Ces derniers pouvaient servir de main d'œuvre pour des travaux de force (creusement de tranchée, abattage d'arbres, récoltes etc.) et de monnaie d'échange, ou être vendus comme esclaves dans le cas de populations non-musulmanes. Ainsi, les assaillants pouvaient contrôler les circulations des caravanes commerciales sur les routes menant à l'arrière-pays damascène tout en coupant d'éventuels ravitaillements et renforts de troupes à destination de la ville.

Les autorités de Damas prenaient parfois des mesures préventives afin de protéger les populations rurales<sup>96</sup>. Mais, de manière générale, lorsqu'ils n'avaient pas pu fuir ou se réfugier à l'intérieur de la ville avant l'arrivée de l'ennemi dans l'arrière-pays, les villageois de la Ghouta et du Marḡ avaient peu de moyens de se défendre en cas d'attaque. Les villages étaient alors livrés aux pillages et aux incendies<sup>97</sup>. Les dévastations de l'ennemi pouvaient toucher de vastes zones entières de la Ghouta, les villages y étant systématiquement attaqués et ratissés. Ainsi, en juin 534/1140, une fois installées à Marḡ 'Aḍrā', les troupes de l'émir Zangī, imposant le blocus de la ville, menèrent des raids dans la Ghouta orientale et le Marḡ, incendiant et pillant tous les villages jusqu'à Ḥarastā al-Ṭīn<sup>98</sup>. De même, en ġumādā II 626/mai 1228, plusieurs villages parmi les plus importants de la Ghouta occidentale, tels Ġawbar, Ġādyā, Zamlakā, et Saqbā, furent détruits par les troupes du prince ayyoubide al-Kāmil Muḥammad tandis que les habitants étaient chassés de leurs maisons<sup>99</sup>. Lors des nombreuses *fitna* qui opposèrent des émirs mamelouks dissidents aux armées sultaniennes, les villages de la Ghouta pouvaient servir de cachette pour les rebelles en déroute ; les villageois soupçonnés de leur venir en aide subissaient

95. Abū Šāma, *Muḍayyal*, II, p. 10 ; al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, XLV, p. 32. Le même al-Kāmil Muḥammad, venu assiéger la ville quelques années plus tard, en 635/1237, s'installa à Masḡid al-Qadam puis fit restaurer l'eau du Baradā dans le Nahr Ṭawrā et dans d'autres canaux qui avaient été coupés pour le siège par l'avant-garde de son armée. Al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, XLVI, p. 23.

96. Ibn al-Qalānisī, *Tārīḥ*, p. 221 ; Le Tourneau (trad.), p. 247. En 529/1135, dès que l'intention de Zangī d'assiéger la ville fut connue, l'émir bouride de Damas ordonna aux habitants d'abandonner les villages de la Ghouta et de venir s'installer dans la ville pour ne pas s'exposer aux exactions de l'ennemi.

97. Al-Yūnīnī, *Ḍayl*, I, p. 266. Approchant de Damas et entourant la Ghouta en 699/1300, les troupes mongoles de Ġāzān commirent toutes sortes de violences et de déprédations, volant les biens des villageois et tuant un grand nombre d'entre eux, des exactions que la rumeur colporta rapidement jusqu'à la ville.

98. Ibn al-Qalānisī, *Tārīḥ*, p. 272 ; Le Tourneau (trad.), p. 257.

99. Abū Šāma, *Muḍayyal*, II, p. 11.

alors le courroux du souverain. Ainsi, en *dū al-qa*'da 813/mars 1411, le sultan al-Nāṣir Farağ ayant entendu dire que les émirs rebelles s'étaient réfugiés dans le village de 'Aqrabā, dans la Ghouta orientale, décida de s'y rendre avec son armée pour les arrêter. Au rapport d'Ibn Ḥiğğī, il assiégea le village et en ordonna le pillage. Ses hommes commirent les pires exactions et causèrent d'importants dégâts dans tout le district. Comme on n'y trouvait aucun rebelle alors que l'on avait affirmé que l'émir Ṣayḥ y avait passé la nuit et même fait la prière du soir dans la mosquée, le prédicateur du village fut molesté par les hommes du sultan<sup>100</sup>.

Bien que les villages de la Ghouta abritassent de nombreux édifices liés au culte (mosquées, et parfois églises et synagogues comme à Ğawbar), à la mystique (*ribāṭ*, *zāwiya*) ou à la dévotion (sanctuaires, lieux de pèlerinage), édifices dont la dégradation ou la destruction étaient susceptibles de retenir l'attention des chroniqueurs de l'époque, la nature et l'ampleur des dévastations causées sur le bâti en milieu rural sont rarement précisées dans les textes. Pourtant, comme dans la ville elle-même et ses faubourgs, les édifices religieux, en particuliers les mosquées, probablement renforcés au moyen de barricades de fortune, servaient de refuge aux habitants des villages. Par là-même, ils devenaient des cibles privilégiées régulièrement endommagées voire détruites par les combattants. La sainteté de l'édifice n'entravait généralement pas l'action des assaillants, qui n'hésitaient pas à le profaner en y pénétrant armés afin de déloger les villageois qui s'y étaient rassemblés. Lors de la *fitna* qui opposa le sultan mamelouk al-Zāhir-Barqūq aux émirs syriens rebelles qui tenaient Damas, en 791-792/1389-1390, les tribus arabes alliées du souverain atteignirent le village de Kafr Sūsiyya, à quelques kilomètres seulement au sud-ouest de la ville. Profitant des combats qui faisaient rage dans les faubourgs, et tandis que ses habitants avaient déjà pris la fuite, ils pillèrent, incendièrent le village et détruisirent la mosquée et le minaret, selon les précisions apportées par Ibn Qāḍī Ṣuhba, qui affirme que même des « infidèles n'auraient pas agi de la sorte »<sup>101</sup>. Quant à la mosquée du village de Dārayyā, située alors près des tombeaux d'Abū Sulaymān al-Dārānī et d'Abū Muslim al-Ḥawlānī, elle fut incendiée lorsque les Francs s'emparèrent du village en 542/1148 ; Nūr al-Dīn la fit rebâtir en 563/1167<sup>102</sup>. Mais par la suite, rien n'indique clairement qu'elle fut de nouveau endommagée lorsque ce même village fut pillé par les Khwarezmiens en 643/1245 ou lors de l'attaque des Mongols en 699/1300<sup>103</sup>.

100. Ibn Ḥiğğī, *Tārīḥ*, p. 960 ; Ibn Ḥağar al-'Asqalānī, *Inbā'*, VI, p. 224.

101. Ibn Qāḍī Ṣuhba, *Tārīḥ*, III, p. 300.

102. Elle fut reconstruite au centre du village. Voir Éliasséeff, 1949-1950, p. 30-31. Sans doute endommagée ou détruite en même temps que la mosquée, la tombe du *ṣayḥ* Abū Sulaymān al-Dārānī fut aussi reconstruite par Nūr al-Dīn à l'intérieur du village, à côté de la nouvelle mosquée.

103. Sur cet épisode, voir Eychenne, 2019, p. 393 ; al-Birzālī, *Muqtafi*, III, p. 31 ; al-Dahabī, *Tārīḥ*, LII, p. 81, 380 ; al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 273. Après avoir relaté en détails les dévastations commises par les Mongols dans le faubourg d'al-Ṣāliḥiyya (incendies, destructions de mosquées et d'édifices religieux, pillages et destructions de maisons), al-Yūnīnī indique qu'un sort identique fut réservé le lendemain aux villages d'al-Mizza et de Dārayyā. Tandis que la plupart des habitants d'al-Mizza avaient fui avant l'arrivée des Mongols, une partie de ceux de Dārayyā s'étaient réfugiés dans la grande mosquée du village. Les Mongols l'encerclèrent avant d'y pénétrer pour en déloger les occupants par la force ; l'édifice fut pillé et nombre

Les villages n'étant pas fortifiés, de simples barricades de fortune, *a priori* en bois, constituaient souvent la seule protection mise en place par les habitants. Parfois, cette protection était renforcée par le creusement d'un fossé. Ces aménagements défensifs n'étaient toutefois pas en mesure d'empêcher des cavaliers rompus au combat de pénétrer dans le village et d'y commettre leurs méfaits. La protection des villages de la Ghouta n'était d'ailleurs pas la priorité des autorités militaires de la ville, leur dissémination sur le territoire rural rendant leur défense bien vaine. D'ailleurs, les hommes et les matériaux de construction de l'arrière-pays devaient en priorité être mobilisés et utilisés pour mettre en défense la ville elle-même.

Il est difficile, voire impossible, de dresser un bilan des victimes au sein de la population rurale. Les textes laissent penser que les hommes, qui étaient peu ou mal armés, payaient un lourd tribut. Sans pour autant se risquer à estimer le nombre de morts, Abū Šāma mentionne par exemple les massacres qui eurent lieu dans le village de Ḥazramā, dans le Marǧ, lors de la prise de la ville par les Mongols en 658/1260, village dans lequel il connaissait personnellement certaines des victimes<sup>104</sup>. Ces populations rurales participaient souvent aux combats aux côtés des troupes régulières et étaient aussi engagées dans la défense de leurs villages et de leurs terres<sup>105</sup>. Un exemple parmi d'autres : au début du mois de ġumādā II 803/début janvier 1401, dès la fuite du sultan mamelouk al-Nāšir Faraǧ vers Le Caire, où il entendait se réfugier, les populations de la Ghouta, qui avaient profité de son installation dans la ville pour rentrer dans leurs villages, furent laissées à la merci des bataillons de l'armée de Tamerlan composés de Turcomans qui avaient pris le contrôle de l'arrière-pays et multipliaient les razzias et les attaques. Lors des combats contre les villageois de Kafr Baṭnā, les Turcomans firent de nombreux prisonniers et soumièrent les habitants à la torture pour leur extorquer de l'argent<sup>106</sup>.

Quant aux quartiers extra-muros, où les combats les plus violents se produisaient, ils étaient presque systématiquement touchés lors de chaque nouveau siège ou blocus de la ville. Et à mesure que l'expansion urbaine se poursuivait, de nouveaux faubourgs se trouvèrent mentionnés dans les récits de sièges, signe que pour les auteurs l'espace urbain avait définitivement débordé au-delà de l'enceinte fortifiée. Quasiment absents jusqu'à la prise de Damas par Nūr al-Dīn au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, les quartiers périphériques sont ensuite régulièrement évoqués dans les sources narratives à partir de l'époque ayyoubide tandis qu'ils subissaient de

d'habitants furent tués, dont le prédicateur de la mosquée et la plupart des hommes qui s'y trouvaient, d'autres furent emprisonnés, dont des femmes et des enfants.

104. Abū Šāma, *Muḍayyal*, I, p. 139.

105. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 273. Il fut ainsi rapporté à al-Yūnīnī qu'une cinquantaine de Mongols avaient été tués par les habitants de Dārāyā en 699/1300, ce qui montre qu'en dépit du nombre de morts probablement beaucoup plus élevé du côté des villageois, ceux-ci résistèrent réellement à l'ennemi. De manière générale, on aurait tort de ne considérer l'attitude des populations de l'arrière-pays damascène lors des guerres que sous l'angle de la passivité. En 753/1352, les habitants des villages de montagne de la Bekaa et du Qalāmūn se mobilisèrent et se rassemblèrent pour défendre Ṭaniyyat al-'Uqāb, le col donnant accès à l'arrière-pays damascène, avant l'arrivée de l'armée d'Alep et les soldats de Tripoli et de Hama qui l'accompagnaient. Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, IX, p. 502.

106. Ibn Ḥiǧǧī, *Tārīḥ*, p. 479. Ibn Ḥiǧǧī rapporte notamment que le petit-fils du célèbre savant et historien damascène al-Ḍahabī, incapable de fournir les sommes demandées, fut pendu par les hommes de Tamerlan.

plein fouet les exactions et les pillages des armées et étaient régulièrement la proie des incendies lors des sièges. La reprise de l'expansion urbaine hors les murs se reflète alors dans les destructions subies par les faubourgs lors des sièges de la ville. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le faubourg nord d'al-'Uqayba fut incendié et ses caravansérails (*ḥānāt*) pillés en 597/1201 tandis qu'en 626/1229, ce fut plutôt la zone d'al-Šaraf al-A'ālā, plus à l'ouest, qui fut la proie des flammes et des pillages<sup>107</sup>. Puis, en 635/1237, en 643/1245<sup>108</sup>, et enfin en 699/1300, al-'Uqayba fut de nouveau le lieu de nombreuses destructions et exactions<sup>109</sup>. Au sud de la ville, les faubourgs sud de Qaṣr al-Ḥaḡḡāḡ et al-Šāḡūr furent pillés en 626/1229<sup>110</sup>, puis incendiés en 635/1237<sup>111</sup> et encore en 699/1300.

Les faubourgs nord et sud de la ville furent ainsi durement touchés et en grande partie ruinés en ṣafar 635/octobre 1237. Paradoxalement, les destructions ne furent alors pas opérées par les assaillants mais par le prince de Damas lui-même, al-Šāliḥ Ismā'īl. Dans un acte désespéré pour empêcher que la ville ne tombât entre les mains d'al-Kāmil Muḥammad et de ses alliés, il donna ordre d'incendier les faubourgs. En conséquence, al-Šāḡūr et Qaṣr al-Ḥaḡḡāḡ furent ruinés. Les chroniqueurs rapportent qu'al-Šāliḥ ou son fils étaient personnellement à la manœuvre. Ils se tenaient dans le faubourg d'al-'Uqayba, d'où ils indiquaient aux artificiers (*zarrāqīn*) les lieux sur lesquels ils devaient lancer les projectiles imprégnés de naphte. Dans ces faubourgs, les demeures furent livrées aux incendies et les habitants brûlés vifs dans leurs maisons ou réduits à la mendicité. Selon al-Nuwayrī, « il y eut des ruines à l'extérieur de Damas comme cela ne s'était pas produit auparavant »<sup>112</sup>. Ibn Wāṣil, à propos des mêmes événements, précise qu'à al-'Uqayba, les caravansérails et les marchés et les maisons furent incendiés<sup>113</sup>. L'incendie des faubourgs par al-Šāliḥ Ismā'īl fut utilisé comme un moyen de chantage pour lui permettre d'obtenir une compensation à la reddition de la ville : craignant que l'assiégé ne mît sa menace à exécution et ne détruisît la citadelle comme l'avaient été les faubourgs, al-Kāmil Muḥammad octroya à al-Šāliḥ Ismā'īl tout ce qu'il voulait et même bien plus.

Quelques années plus tard, en sus des quartiers habituels, en 643/1245, Ḥikr al-Summāq, le nouveau quartier qui se développait à l'ouest de la ville au sud de la Baradā, fut en grande partie détruit<sup>114</sup>. Un demi-siècle plus tard, en 699/1300, al-Sab'a, au sortir de Bāb Tūmā, et

107. Abū Šāma, *Muḏayyal*, II, p. 11-12.

108. Al-Nuwayrī, *Nihāya*, XXXI, p. 311. Le prince ayyoubide de Baalbek fit incendier le faubourg et la zone de résidence et de jardin qui se trouvaient à l'ouest, « du Ġawsaq al-'Ādili jusqu'à la Zuqāq al-Rummān », causant des dégâts encore plus importants que ceux du siège d'al-Kāmil Muḥammad en 635/1237.

109. Voir Eychenne, 2019, p. 389-390.

110. Abū Šāma, *Muḏayyal*, II, p. 10 ; al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, XLVI, p. 32-33.

111. Abū Šāma, *Muḏayyal*, II, p. 66. Les incendies allumés par les troupes égyptiennes d'al-Šāliḥ Ayyūb et ses alliés khwarezmiens ravagèrent les deux quartiers jusqu'à Bāb al-Ġābiya et Bāb al-Šāḡūr, dévastant un grand nombre d'oratoires (*masāḡid*), de demeures (*dūr*), de caravansérails (*ḥānāt*) mais aussi la grande mosquée du Maṣḡid al-Ġarrāḥ.

112. Al-Nuwayrī, *Nihāya*, XXIX, p. 224-225.

113. Ibn Wāṣil, *Mufarriḡ*, V, p. 151.

114. Abū Šāma, *Muḏayyal*, II, p. 66.

surtout al-Šāliḥiyya, encore très largement indépendant du reste de l'agglomération urbaine<sup>115</sup>, furent à leur tour durement touchés, au même titre d'ailleurs qu'al-'Uqayba, Qaṣr al-Ḥaḡḡāḡ et al-Šāḡūr. Pour la première fois, le quartier d'al-Šāliḥiyya, qui avait réussi à ne pas trop souffrir auparavant malgré sa vulnérabilité lors des sièges, paya un lourd tribut matériel et humain pendant l'occupation de la ville<sup>116</sup>. À la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, la longue lettre sous forme de poème versifié rédigée par Ibn Ḥiḡḡa al-Ḥamawī décrivant son entrée dans Damas ravagée par les combats de la guerre civile de 791/1389, témoigne de la continuité urbaine qui caractérisait désormais l'espace extra-muros de la cité : pénétrant par le sud de la ville, par la Qubbat Yalbuḡā, et cheminant à travers les quartiers d'al-Qubaybāt, du Maydān al-Ḥaṣā, de Qaṣr al-Ḥaḡḡāḡ, d'al-Ḥaddādīn à l'extérieur de Bāb al-Ġābiya pour terminer au pied de la citadelle, sur l'esplanade de Taḥt al-Qal'a, l'auteur évoque un espace abandonné par ses habitants, dont le ciel lourd et bas était saturé par les fumées émanant des nombreux incendies. Il décrit un paysage de désolation, dont les bâtiments ravagés et noircis par les flammes n'étaient plus qu'à l'état de ruine<sup>117</sup>.

### III. Dans la ville assiégée et occupée : des circulations sous contrainte

Au sein des récits, le point d'orgue est généralement atteint lorsque les populations civiles sont confrontées aux difficultés les plus extrêmes liées aux effets du siège (*ḥiṣār*) et de l'occupation (*istilā'*). Cet apogée des violences, des souffrances et des destructions matérielles causées par le blocus, l'assaut et les combats, notamment ceux qui visent à s'emparer de la citadelle, est matérialisé par l'emploi des termes *šidda* (violence, dureté, adversité, malheur) ou *šadā'id* (malheurs, calamités, coups du sort) que les habitants, vulnérables, sont individuellement et collectivement contraints de surmonter. Généralement placés au centre de la tension dramatique des récits, ces termes opèrent également comme des marqueurs temporels en fonction desquels les événements sont situés, notamment par l'emploi d'expressions comme *fī-wasaṭ al-šidda* (au milieu de la violence) ou *fī-quwwat al-šidda* (au cœur de la violence). En cas de victoire de l'assaillant, l'occupation de la ville puis le « départ » de l'ennemi<sup>118</sup>, par exemple lors des invasions mongoles de l'époque mamelouke, signifient certes la fin du siège militaire proprement dit, mais non la fin de l'état de guerre dans la cité. À mesure que la ville est lentement et progressivement rouverte, les communications avec les environs immédiats et les circulations des habitants ne se font qu'à certaines conditions, selon des temporalités fluctuantes.

115. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 266.

116. Eychenne, 2019, p. 390-395.

117. Ibn Ḥiḡḡa al-Ḥamawī, *Tamarāt*, p. 250-255. Voir aussi Vigouroux, 2019a.

118. Dans le cas des récits des sièges perpétrés par les Mongols à l'époque mamelouke, figurent ainsi les expressions suivantes : « *raḥīl Ḡāzān* », « *raḥīl Quṭlūsāh* », « *raḥīl al-Tatar* », « *rawwāḥ al-Tatar* », « *raḥīl al-Yāzak* ».

### III.1. Se déplacer dans la ville occupée

La signature de l'*amān* (accord de sécurité), qui entérinait la reddition de la ville, garantissait en théorie la protection des personnes qui s'y étaient réfugiées et la préservation de leurs biens, tout en définissant les conditions souvent drastiques qui devaient être imposées aux habitants par le vainqueur et l'occupant. De manière générale, les nombreux sièges de Damas, et au-delà, ceux des villes du Proche-Orient médiéval, montrent que l'*amān* était le mode de résolution le plus fréquent et le plus courant<sup>119</sup>. La capitulation entraînait alors la prise de possession de la ville mais non pas la fin immédiate de l'état de guerre, ni même du siège de la cité. La citadelle, dans laquelle était retranchée l'armée de la ville, pouvait résister encore de longues semaines après la proclamation de l'*amān* et la réouverture partielle et maîtrisée des portes de la ville. Aux combats souvent destructeurs qui se poursuivaient alors dans la ville même, s'ajoutaient souvent une occupation militaire souvent violente, et qui imposait aux habitants des limitations supplémentaires dans leurs usages de l'espace urbain.

En 803/1401, l'acte accordé par Tamerlan aux Damascènes prévoyait la réouverture des portes de la ville, mais cela ne signifia pas pour autant la restauration de la circulation vers l'extérieur. Bien au contraire, dans les faits, la ville intra-muros demeura un espace clos ; seule Bāb al-Ṣaġīr fut rouverte et placée sous surveillance, autant pour empêcher les habitants de fuir que pour éviter que les soldats de Tamerlan n'y pénétrassent pour commettre des exactions et des pillages anarchiques<sup>120</sup>. Après la proclamation de l'*amān* par le conquérant, les tribus nomades turcomanes, éléments sans doute les plus incontrôlables de son armée, furent donc interdites d'entrer dans la ville par Bāb al-Ṣaġīr. Le chef turco-mongol fit même arrêter plusieurs voleurs turcomans pour l'exemple. Une fois arrêtés, ils furent pendus en public en différents endroits de la ville. Pour le marchand siennois Beltramo Mignanelli, il s'agissait toutefois là d'un subterfuge, Tamerlan ayant en réalité fait exécuter des paysans de la Ghouta vêtus à la manière de ses hommes<sup>121</sup>. Dans un tel cas, l'*amān* servait avant tout à organiser le pillage méthodique de la ville et à préparer le siège de l'ultime poche de résistance : la citadelle.

L'installation des armées de Ġāzān en 699/1300 ou de Tamerlan en 803/1401 à l'intérieur même des murs de Damas imposèrent de nouvelles contraintes aux habitants. La ville demeurant close, les déplacements des habitants furent soumis à l'autorisation et au bon vouloir de l'occupant, mais aussi au déroulement des combats, les troupes mameloukes résistant toujours dans la citadelle malgré la signature de l'*amān*. Cœur de la vie religieuse, sociale et économique de la cité et jouissant d'une position relativement centrale et proche de la citadelle, la mosquée des Omeyyades devint un espace extrêmement réglementé : la circulation dans et autour de

119. Comme le souligne A. Zouache : « On peut être impressionné par le nombre de sièges qui se terminaient par une capitulation. Dans le domaine musulman tout particulièrement, rares étaient ceux qui allaient jusqu'à une conquête en bonne et due forme. Au mieux, lorsqu'il s'agissait d'une ville, la ligne de remparts était franchie, la ville conquise, mais la citadelle demeurait (...) Le prince ou son représentant s'y étant réfugié ; les assiéger pouvait prendre beaucoup de temps. On préférait donc accorder l'*amān*. » Zouache, 2008, p. 781.

120. Voir Vigouroux, 2011, p. 111. Ibn Qāḍī Ṣuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 169, 174.

121. Voir Vigouroux, 2011, p. 112.

la mosquée étant particulièrement risquée, l'édifice fut réquisitionné par l'occupant et fermé au public et les réfugiés qui y étaient installés, évacués. En 699/1300, les troupes de Ġāzān condamnèrent entièrement Bāb al-Barīd, l'accès occidental de la mosquée. Seul un étroit passage permettait encore aux rares intrépides de venir, en journée, assister aux prières. Puis, chaque jour, dès le début de soirée, l'édifice était complètement interdit au public et ce, pendant toute la nuit, les prières du soir et du matin étant annulées. Les soldats mongols y passaient la nuit pour surveiller les mangonneaux qui tenaient en joue la citadelle. La plupart des chroniqueurs rapportent que la cour de l'édifice devint un lieu de beuverie et de débauche<sup>122</sup>.

L'intensification des combats entre les hommes retranchés dans la citadelle et les assaillants positionnés dans les quartiers alentours, dans et hors de l'enceinte fortifiée, soumettait les riverains aux tirs croisés des machines de guerres. L'évacuation de ces zones de combats était généralement ordonnée par les occupants eux-mêmes ; les habitants étaient contraints d'abandonner leurs maisons en y laissant biens et provisions<sup>123</sup>. En plus de porter la guerre au cœur même de la ville, l'installation de l'ennemi à l'intérieur de l'enceinte urbaine engendrait aussi un surcroît d'exactions perpétrées aussi bien par les troupes de l'occupant elles-mêmes que par les bandes de pillards qui, passant à leur suite, opéraient généralement en accord avec elles voire sous leur protection.

La peur d'être raflé pour prendre part aux travaux forcés imposés par l'occupant, comme par exemple le comblement des fossés ou toute tâche harassante nécessaire au siège de la citadelle, ou encore l'insécurité, les agressions les vols nocturnes qui gagnaient les quartiers, modifiaient aussi bien la perception que les habitants avaient de l'espace urbain que les temporalités du quotidien. La pratique de la ville en temps de guerre se repliait alors sur les espaces privés ou sacrés. Seule une impérieuse nécessité poussait les habitants à les quitter pour s'aventurer dans les rues<sup>124</sup>. D'ailleurs, selon al-Yūnīnī, en 699/1300, « lorsque quelqu'un prenait le risque de sortir dans la rue, poussé par la faim, il prenait bien soin de revêtir un tissu sur sa tête et de ne se déplacer qu'en courant »<sup>125</sup>.

### III.2. *Enterrement des morts : un accès restreint aux lieux d'inhumation*

Dans un tel contexte, la question se pose de savoir où, quand et comment les corps des victimes étaient inhumés lorsque la ville assiégée ou occupée par les militaires demeurait portes closes. Les cimetières de Damas se trouvaient dans les faubourgs, souvent à proximité ou non loin des portes de la cité<sup>126</sup>. Avant même le début du siège, les funérailles étaient soumises aux

122. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 272-273, 282. La même histoire est rapportée à propos des troupes de Tamerlan en 803/1401 : Vigouroux, 2011, p. 117.

123. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 272-273, 282.

124. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 272-273, 282.

125. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 273.

126. Pour la fin de l'époque mamelouke, Th. Bianquis dénombre à Damas « une quinzaine de cimetières, placés à l'extérieur des grandes portes et au nord des faubourgs septentrionaux ou à l'ouest de la ville ». Voir Bianquis, 1994, p. 212-213.

restrictions de circulation induites par la fermeture des portes de la ville. Comme seules une ou deux portes étaient ouvertes quelques heures par jour, procéder à un enterrement n'était pas chose aisée. L'exemple de l'enterrement du maître tisserand 'Alī b. Ayyūb al-Māhūzī, habitant du faubourg occidental de Qabr 'Ātika réfugié depuis un mois à l'intérieur de Bāb al-Ṣaḡīr lorsque Tamerlan mit le siège devant Damas, montre parfaitement qu'il était difficile d'atteindre les zones d'inhumations habituelles situées hors les murs<sup>127</sup>. Selon Ibn Ḥiğḡī, sa mort intervint le samedi 10 rabī' II 803/28 novembre 1400, soit un mois avant que les troupes de Tamerlan n'atteignent Damas. Après une prière commémorative à la mosquée des Omeyyades, son corps, accompagné d'une foule considérable, fut escorté jusqu'au cimetière d'al-Ḥimriyya<sup>128</sup>, au sud-ouest de la ville. Pour sortir, le cortège ne put emprunter Bāb al-Ġābiya, qui était pourtant la porte la plus proche de la route menant au lieu d'inhumation. Bāb al-Ġābiya, qui était alors fermée, avait déjà été ouverte plus tôt ce jour-là. Elle ne le fut pas pour la procession, qui dut donc emprunter Bāb al-Naṣr, située plus au nord, à l'angle sud-ouest de la citadelle. Pourtant, à l'époque, la ville n'était pas encore assiégée et la route jusqu'au cimetière n'était en rien dangereuse.

En revanche, une fois le siège entamé, la présence de l'ennemi aux portes de la ville rendait l'accès aux cimetières quasiment impossible. Les tentatives pour sortir les corps se faisaient généralement au péril de la vie des participants aux funérailles. L'historien Abū Ṣāma ne s'y risqua d'ailleurs pas lorsque, le mercredi 26 rabī' II 643/20 septembre 1245, en plein siège de Damas par les troupes du Ḥwārazm Šāh, il prit part au cortège funèbre du *šayḥ* Taqī al-Dīn Abū Amrū 'Uṭmān Ibn al-Ṣalāḥ, qui était mort le matin même dans le Dār al-Ḥadīṭ al-Aṣrafiyya. Le corps de cet éminent juriste, qui portait le titre de *muftī al-Šām*, fut transporté jusqu'à la mosquée des Omeyyades, où une prière mortuaire fut prononcée en son nom après la prière de midi : « J'assistais à la prière faite pour lui à la mosquée et j'accompagnais le cortège funèbre jusqu'à Bāb al-Faraḡ<sup>129</sup> », précise Abū Ṣāma. Cependant, il n'alla pas plus loin. En effet, la foule nombreuse qui escortait la dépouille sortit par Bāb al-Faraḡ mais dut rapidement rebrousser chemin en raison du siège. Seuls dix hommes furent autorisés à transporter le corps jusqu'au cimetière des Soufis pour le mettre en terre. Ensuite, un groupe de disciples put les rejoindre.

Ainsi donc, pendant le siège lui-même, certains habitants n'hésitaient pas à braver le danger pour transporter les corps jusqu'aux cimetières situés hors les murs et ce, bien que les combats violents et les fréquentes escarmouches rendaient les espaces extra-muros peu sûrs. De même, les affrontements à l'extérieur de la ville, lorsqu'elle n'était pas soumise à un blocus trop serré, obligeaient les habitants à choisir l'un des cimetières les plus éloignés des zones de combats. Par exemple, lorsqu'un *šayḥ* vivant dans la madrasa al-Muḡāhidīyya, Šams al-Dīn Muḥammad Ibn al-Rafā, mourut en rabī' II 903/décembre 1497, il dût être inhumé au cimetière du *šayḥ* Raslān, à l'est de la ville, car les enterrements n'étaient plus possibles

127. Ibn Ḥiğḡī, *Tārīḥ*, p. 470-471; Ibn Ḥaḡar al-'Asqalānī, *Inbā'*, IV, p. 297.

128. Le lieu d'inhumation, manquant chez Ibn Ḥiğḡī, est mentionné par Ibn Qāḍī Ṣuhba, *Tārīḥ*, IV, p. 224.

129. Abū Ṣāma, *Muḏayyal*, I, p. 69.

au cimetière sud de Bāb al-Şaġir en raison des violents combats qui opposaient régulièrement les troupes de l'émir rebelle Āqbirdī et celles fidèles au sultan, et les bandes armées rivales des faubourgs qui les soutenaient, respectivement celle du Maydān al-Aḥḍar et celle d'al-Şāġūr<sup>130</sup>.

Plusieurs exemples se rapportant au siège de la ville par les armées du chef mongol Maḥmūd Ġāzān en 699/1300 témoignent de la nécessité d'enterrer les morts à l'intérieur de la ville. Ainsi, une certaine Layşa Umm Aḥmad bint Mafāḥir al-Asadī qui enseigna à l'historien al-Birzālī mourut à Damas pendant l'occupation mongole. Elle faisait partie des habitants du village d'al-Ḥammūriyya. Le corps ne pouvant être transporté dans ce lieu éloigné de la Ghouta orientale, il fut inhumé le long du mur d'enceinte (*ilā ġānib al-sūr*), peut-être dans une fosse commune<sup>131</sup>. Ce genre de traitement ne semble pas avoir été réservé aux seuls exilés de la Ghouta ne pouvant être inhumés dans leur village. Les habitants des faubourgs ou de la ville pouvaient subir le même sort. La localisation exacte de ces lieux d'inhumation de fortune le long de l'enceinte fortifiée n'est pas toujours précisée par les chroniqueurs. Ce pouvait être dans la portion de rempart se trouvant à proximité de Bāb al-Şaġir<sup>132</sup> ou bien, comme le rapportent les chroniqueurs, « au Ḥān Ibn al-Muqaddam, près de la muraille et dans les décharges d'ordures (*mazābil*)<sup>133</sup> », à l'intérieur de la ville au niveau de Bāb al-Farādīs, ou encore au niveau de Bāb Tūmā<sup>134</sup>. La mention de décharges (*mazābil*) comme lieux d'inhumation laisse penser que, généralement, dans la hâte et la contrainte, les corps des défunts étaient enterrés dans des fosses communes.

Toutefois l'inhumation intra-muros imposée par l'état de guerre n'était parfois que temporaire. Les corps pouvaient ensuite être exhumés et transportés à l'extérieur de la ville, dans les cimetières, pour reposer dans la dernière demeure choisie initialement par le défunt. Ġamāl al-Dīn 'Abd al-Ḥamīd b. Riḍwān al-'Amirī dit al-Basiṭī, mort au plus fort de l'occupation mongole, en ġumādā I 699/janvier-février 1300, fut initialement enterré dans sa demeure (*dār*) à l'intérieur de la ville. Sa dépouille ne fut définitivement transférée à al-Sāliḥiyya pour y être définitivement inhumée qu'après le départ des Mongols, au cours du mois de raġab/mars-avril<sup>135</sup>. De même, 'Imād al-Dīn Yūsuf b. Abī Naşr al-Şaqqārī, ancien émir de la caravane du pèlerinage, fut d'abord inhumé le 23 rabī' II 699/17 janvier 1300 dans sa demeure. Quelques semaines plus tard,

130. Ibn Ṭawq, *Ta'liq*, p. 1565.

131. Al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, LII, n° 690, p. 436 ; al-Birzālī, *Muqtafi*, III, n° 74, p. 52.

132. Al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, LII, n° 756, p. 464-465 ; al-Birzālī, *Muqtafi*, III, n° 50, p. 35-36. Abū Ḥamid b. Muḥammad al-Ḥarrānī, muezzin du Ġāmi' Ġarrāḥ, mosquée du faubourg sud d'al-Şāġūr, à l'extérieur de Bāb al-Şaġir, mourut au milieu du mois de rabī' II/mi-janvier 1300. Sa mort eut lieu dans une *qaysāriyya*, située à l'intérieur de Bāb al-Şaġir, où il s'était probablement réfugié et « on l'enterra à côté du rempart sans même avoir pris soin de le laver ».

133. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 332.

134. Al-Birzālī, *Muqtafi*, III, n° 70, p. 50 ; al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, LII, n° 733, p. 455. Dans le cas de Maryam Umm 'Abd Allāh al-Maqdisiyya, fille de Ġamāl al-Dīn Aḥmad b. Muḥammad al-Maqdisī, dont la mort survint le 23 ġumādā I 699/15 février 1300, les sources précisent qu'elle « fut inhumée à l'intérieur de la ville, à côté de la muraille, près de Bāb Tūmā ».

135. Al-Birzālī, *Muqtafi*, III, n° 84, p. 55-56.

le 12 ġumādā II/5 mars, une fois la sécurité revenue, son corps fut transféré à l'extérieur de la ville pour être disposé dans sa *turba* située à al-Nayrab, à côté de la grande mosquée (*ġāmi'*) du village<sup>136</sup>.

En 699/1300, ce n'est bien souvent qu'une fois les troupes mongoles parties, que les sources nous rapportent que des morts purent de nouveau être enterrés, selon l'usage, à l'extérieur de la ville, mais parfois non sans mal. Par exemple, un des membres de l'illustre lignée damascène des banū 'Asākir, le *šayḥ* Šaraf al-Dīn Aḥmad b. Hibāt Allāh, fut inhumé dans la *turba* familiale. Les historiens al-Birzālī et al-Dahabī, qui prirent part au cortège funèbre, relatent la façon dont la dépouille fut sortie par une brèche pratiquée dans le mur d'enceinte au niveau de Bāb al-Nāṣr, les portes de la ville étant toujours maintenues fermées par les autorités aux ordres des Mongols. La foule des suiveurs se faufila par cette même ouverture et gagna ensuite l'entrée du cimetière des Soufis, à l'ouest de la ville<sup>137</sup>. Al-Birzālī rapporte que son « cortège funéraire fut le premier à sortir de Damas comme d'habitude ». Al-Šafadī, qui cite al-Birzālī, précise que ce fut le premier « depuis le départ des Tatars à l'époque de Qibġaġ »<sup>138</sup>.

La présence de cavaliers mongols disséminés dans l'arrière-pays faisait peser une menace réelle pendant plusieurs semaines après le départ du gros du corps expéditionnaire. L'insécurité rendait certes les funérailles encore dangereuses, mais comme la menace était tout de même moindre, la population n'hésitait plus à courir le risque de les organiser ou d'y participer. Le 9 ġumādā II 699/2 mars 1300, le *šayḥ* Šihāb al-Dīn Aḥmad b. Farḥ al-Laḥmī al-Išbilī mourut de maladie à l'intérieur de la ville dans la Turbat Umm Šāliḥ. La prière funéraire effectuée dans la mosquée des Omeyyades, son corps fut porté à l'extérieur de la ville pour être enterré dans le cimetière des Soufis. La menace représentée par la présence des Mongols n'empêcha pas une foule considérable d'assister aux funérailles. Elle se sentait probablement protégée par ses qualités reconnues de saint homme (*baraka, ḥayr et zuhd*)<sup>139</sup>.

### III.3. La lente réouverture des portes

La proclamation publique de la sécurité et la sûreté signifiait que les abords de la ville et l'arrière-pays étaient désormais débarrassés de toute menace, et autorisait les habitants des faubourgs et des villages à sortir de nouveau de la ville et à regagner leurs quartiers et leurs villages. Au début de ṣafar 792/fin janvier 1390, lorsque l'émir mamelouk Mintāš mit fin au siège

136. Al-Birzālī, *Muqtafi*, III, n° 56, p. 38 ; al-Dahabī, *Ibar*, III, p. 405. Selon al-Dahabī, « il mourut à l'époque des Tatars et fut laissé dans un cercueil puis, lorsque les gens furent en sécurité, on le transféra à al-Nayrab et il fut inhumé dans sa *qubba* qui était dans la *ḥānqāh* ».

137. Al-Dahabī, *Tārīḥ*, LII, n° 590, p. 389-390 ; al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 332.

138. Les propos d'al-Birzālī sont rapportés par al-Šafadī (*A'yan*, I, n° 210, p. 408). De même, le corps de Ḥadīġa al-Maqdisiyya, fille de Aḥmad b. 'Umar al-Maqdisī, qui était morte à l'intérieur de Damas, dans le Ribāṭ al-Baġdādiyya, un couvent de femmes, un jour seulement après le départ des troupes mongoles, le 22 ġumādā II/14 février, put être transporté jusqu'à la montagne où on l'enterra. Voir al-Birzālī, *Muqtafi*, III, n° 69, p. 50.

139. Al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 334-335.

du sultan al-Zāhir Barqūq et fit rouvrir les portes de la cité, les gens se dirigèrent alors vers les villages. Ibn Ṣaṣrā rend compte du sentiment de délivrance qui gagna alors la population :

Les gens sortirent pour voir les fleurs et apprécièrent tout ce qui leur avait échappé durant les jours du siège. Les eaux retournaient vers leurs lits et la bouche de Damas souriait aux fleurs sur ses collines. Les cours d'eau de la miséricorde irriguaient les prairies de la sécurité et faisait jaillir de la joie une bonne semence. Louange à Dieu qui nous a délivré de la tristesse<sup>140</sup>.

Mais de manière générale, le « moment-guerre » se prolongeait au-delà du seul siège militaire ou de la présence effective de l'occupant, et le processus de réouverture des portes de la ville, s'il marquait bien un retour à la normale, était rarement linéaire. La fin de l'occupation de Damas en 699/1300 par les armées mongoles de Ġāzān permet de mieux saisir la façon dont les populations purent progressivement réinvestir les espaces extra-muros et l'arrière-pays rural. Deux temps doivent ici être distingués, au cours desquels le décloisonnement de la *madīna* fut graduellement mis en place : le premier, consécutif à la fin du siège lui-même, correspond à la période durant laquelle la ville, restée sous l'autorité du gouverneur nommé par le chef mongol avant son départ, se trouva maintenue sous la coupe d'une force occupante ; le second, qui s'ouvre avec le rétablissement de l'autorité mamelouke dans la ville, s'accompagnait d'un risque encore fort – ou du moins perçu comme tel par les Damascènes – de retour de l'ennemi.

Pendant une première phase, les portes de la cité furent donc rouvertes, à l'exception de celles qui étaient les plus proches de la citadelle – la forteresse étant encore entre les mains du gouverneur mamelouk. Les habitants des faubourgs et les villageois de la Ghouta purent regagner ponctuellement leur domicile au gré des autorisations officielles. Au lendemain même du départ des troupes mongoles, le 25 ġumādā I 699/17 février 1300, le *nā'ib al-saltāna* nommé par Ġāzān proclama publiquement la réouverture des marchés et, ce même jour, de nombreux habitants furent autorisés à sortir de la ville pour se rendre dans le faubourg d'al-Ṣālihiyya et dans plusieurs autres villages de la Ghouta afin de constater l'étendue des destructions et des dégâts causés par les incendies et les pillages<sup>141</sup>. Deux jours plus tard, les crieurs publics annoncèrent dans les rues que les gens étaient désormais autorisés à sortir et à regagner les faubourgs et les villages. Plus tôt dans la matinée pourtant, il avait été officiellement proclamé que personne ne devait risquer sa vie en se rendant dans la montagne ou dans la Ghouta. Les annonces contradictoires ne manquèrent donc pas de surprendre les Damascènes<sup>142</sup>. Finalement, le 1<sup>er</sup> ġumādā II 699/23 février 1300, un nouvel ordre enjoignait les habitants de rejoindre leurs maisons à l'extérieur de la ville. Les faubourgs semblaient donc désormais être considérés comme des lieux sûrs pour la population. Un nouveau chef de la police de la banlieue (*wālī al-barr*), chargé de surveiller les quartiers extra-muros et la Ghouta, fut d'ailleurs nommé par le gouverneur. Signe d'une reprise, certes encore timide, de l'activité

140. Ibn Ṣaṣrā, *Durra*, § 52b.

141. Al-Birzālī, *Muqtafī*, III, p. 45 ; al-Yūnīnī, *Ḍayl*, I, p. 291 ; al-Ḍahabī, *Tārīḥ*, LII, p. 89.

142. Al-Birzālī, *Muqtafī*, III, p. 46 ; al-Yūnīnī, *Ḍayl*, I, p. 294.

commerciale dans les faubourgs mais aussi probablement de l'importance des destructions dans les zones commerçantes traditionnelles de la ville intra-muros, le marché aux bêtes de somme (*sūq al-dawābb*<sup>143</sup>) fut rouvert et le marché des fruits et légumes se tint comme à l'habitude hors les murs, à la *Dār al-Biṭṭīḥ*<sup>144</sup>.

À cette date, les portes de l'enceinte étaient désormais ouvertes, à l'exception de celles qui se trouvaient au plus près de la citadelle<sup>145</sup>, et les déplacements possibles. Mais du fait de la présence de quelques bataillons mongols dans la Ghouta, les autorités décidèrent de refermer *Bāb al-Ṣaḡīr* en *mi-ḡumādā II/début mars*<sup>146</sup>. De fait, quelques jours plus tard, l'installation dans la campagne damascène du général mongol *Būlāy* et de ses troupes, de retour de la vallée du Jourdain, raviva les pires craintes des habitants de la ville. Finalement, le 4 *raḡab/26 mars*, la certitude de leur départ fut attestée par des témoignages visuels : après être montés aux sommets des minarets de la mosquée des *Omeyyades*, des observateurs affirmèrent avoir vu un groupe de soldats mongols s'éloigner en empruntant la montée de *Dummar* et chevaucher en direction de *Baalbek*. Quelques groupes de cavaliers mongols subsistèrent bien dans la montagne, dans le voisinage du village d'*al-Mizza* et aux extrémités de la ville. Mais dès le jour suivant, les habitants purent constater que les derniers contingents ennemis étaient effectivement partis pour *Baalbek* et la plaine de la *Bekaa*. La menace s'éloignait donc et dès le lendemain, le 5 *raḡab/27 mars*, le gouverneur *Qibḡāq* fit proclamer dans la ville l'autorisation de voyager. Officiellement, les gens pouvaient désormais sortir et se rendre dans les villages car les routes avaient été sécurisées. Pendant trois jours, les gens voyagèrent et rentrèrent chez eux dans les districts au sud et au nord de la ville<sup>147</sup>. Toutefois, la situation demeurait précaire et les déplacements de la population à l'intérieur et à l'extérieur de la cité restaient soumis aux aléas du contexte de guerre et à la situation politique.

Une seconde phase s'ouvrit avec la fuite du *nā'ib al-saltāna* nommé par l'occupant mongol, la restauration de l'autorité du sultan mamelouk à Damas et la prise de possession de la ville par le gouverneur de la citadelle. En effet, le 15 *raḡab/6 avril*, un ultime afflux d'habitants des faubourgs vers l'intérieur de l'enceinte se produisit lorsque l'émir *Qibḡāq* décida de rompre son alliance avec les Mongols, faisant craindre un retour de ces derniers avec son lot de violences et d'exactions. Le gouverneur de la citadelle, l'émir *Arḡawāš*, s'empara de la ville au nom du sultan mamelouk. Il fit proclamer dans la mosquée des *Omeyyades* que les habitants devaient se rassembler pour défendre Damas et occuper les remparts en cas de retour de l'ennemi. L'émir *Qibḡāq* quitta Damas pendant la nuit. Tandis que les portes de la cité demeuraient fermées, de nombreuses personnes ayant fui avec leurs affaires et leurs familles, se retrouvèrent coincées aux pieds des remparts, sans défense. Tôt le lendemain matin, du fait

143. Il est normalement situé, en dehors de la ville, au sud du quartier de *Kišk*, près du marché aux moutons. Voir *Élisséeff*, 1956, n° 50, p. 75. Situé en G7 sur la carte.

144. Sur ce marché, voir *Eychenne*, 2013, p. 597-602.

145. *Al-Birzālī*, *Muqtafī*, III, p. 57 ; *al-Yūnīnī*, *Ḍayl*, I, p. 296 ; *al-Ḍahabī*, *Tārīḥ*, LII, p. 91.

146. *Al-Birzālī*, *Muqtafī*, III, p. 62 ; *al-Yūnīnī*, *Ḍayl*, I, p. 298 ; *al-Ḍahabī*, *Tārīḥ*, LII, p. 92.

147. *Al-Birzālī*, *Muqtafī* II, p. 68 ; *al-Yūnīnī*, *Ḍayl*, I, p. 300 ; *al-Ḍahabī*, *Tārīḥ*, LII, p. 94.

de sa proximité de la citadelle, Bāb al-Naṣr fut ouverte pour leur permettre de se réfugier dans la ville<sup>148</sup>. La résistance s'organisa sous le commandement d'Arğawāš mais, finalement, aucune confrontation ne se produisit plus et le pouvoir mamelouk fut définitivement rétabli dans la cité. Les Damascènes reprirent donc peu à peu une vie normale et la circulation entre l'intérieur et l'extérieur de la *madīna* fut facilitée lorsque le 21 rağab/12 avril, Bāb al-Farağ et Bāb al-Nāṣr furent définitivement rouvertes<sup>149</sup>. Enfin, Bāb al-Farādīs fut ouverte son tour le 15 ša'bān/6 mai<sup>150</sup>, soit un peu moins de trois mois après la fin du siège et le départ de l'armée mongole, et un mois seulement après le rétablissement de l'autorité des Mamelouks dans la ville.

À l'heure de regagner les villages et les faubourgs dévastés, un bilan des destructions et des ravages causés par les combats et la présence de l'ennemi s'imposait. Les populations rurales n'étaient alors pas toujours livrées à elles-mêmes. Ainsi, lors de la *fitna* de 903/1497, une semaine après le départ de l'émir Āqbirdī de son campement à al-Qubaybāt, la réouverture de Bāb al-Ġābiya fut d'abord ordonnée puis, le lendemain, celle de toutes les portes de la ville. Alors que l'armée du sultan pénétrait dans la ville, on proclama l'interdiction de porter les armes dans les faubourgs et à l'extérieur de Damas. Il fut aussi annoncé que les paysans qui avaient fui en raison des combats pouvaient désormais retourner sur leurs terres et dans leurs villages. On proclama aussi qu'une enquête officielle serait menée dans les dix jours. Il s'agissait de prendre connaissance de leur situation et de déterminer l'ampleur des préjudices qu'ils avaient subis sur leurs biens et leurs récoltes<sup>151</sup>, et peut-être d'ouvrir la voie à un possible dédommagement de la part des autorités mameloukes.

## Conclusion

Les historiographes arabes de la fin du Moyen Âge ont donc fait du récit de guerre – et *a fortiori* celui du siège d'une ville – une narration adossée à divers procédés littéraires qui, tout en reflétant des choix thématiques précis, recourrait souvent à l'emploi de lieux communs pour décrire les phénomènes sociaux, économiques, politiques ou émotionnels qui émergeaient de l'évènement lui-même. Ce faisant, ces mêmes auteurs contribuaient aussi à élaborer une culture et une mémoire commune de la guerre, partagées par leurs contemporains et transmises aux générations suivantes de lecteurs et d'auditeurs. L'historien damascène Abū Šāma procède ainsi, lorsqu'à propos du siège de Damas de 626/1229, il déclare qu'il a « [...] entendu dire par [s]on père et plusieurs anciens (*ğamā'a min al-mašā'ib*) qui avaient été témoins des sièges précédents sous la dynastie des fils de Saladin qu'ils n'avaient pas vu de siège plus dur (*ašadd*) que celui-ci<sup>152</sup> ».

148. Al-Birzālī, *Muqtafī*, III, p. 73 ; al-Yūnīnī, *Dayl*, I, p. 301.

149. Al-Birzālī, *Muqtafī*, III, p. 74.

150. Al-Birzālī, *Muqtafī*, III, p. 79.

151. Ibn Ṭawq, *Ta'liq*, p. 1570.

152. Abū Šāma, *Mudayyal*, II, p. 11.

Ainsi, dans les textes narratifs, la guerre dans la ville possède une désignation propre au sein du récit ; elle est une *wāqī'a* ou *waq'a* (pl. *waqā'i'*), c'est-à-dire un « événement », un « accident », une « péripétie », dont les traductions du terme arabe en français reflètent le caractère hors norme et disruptif et le renvoient à une temporalité identifiable. Par l'emploi de ce terme, le « moment-guerre » (bataille, invasion militaire, guerre civile ou conflit armé) est alors renvoyé à son caractère exceptionnel dans l'histoire de la ville au même titre que d'autres calamités (épidémies, famines, tremblements de terre, intempéries etc.) qui émaillaient la chronique d'une époque et venaient rompre le cours quotidien des choses et des vies. Ces récits de siège avaient certes une valeur édifiante mais elle ne pouvait se substituer à la force du souvenir individuel et à l'expérience vécue, pendant laquelle le temps et l'espace de la ville avaient été modifiés. Comme le rappelle l'historien Ibn Ṣaṣrā à propos du siège de Damas par le sultan al-Zāhir Barqūq de muḥarram 792/décembre 1389-janvier 1390, l'appréhension par les hommes de ce phénomène inhabituel était un continuuel recommencement :

Pendant ces deux ou trois mois, les habitants de Damas avaient éprouvé la destruction, le siège, la terreur, la cherté, le manque d'eau et le froid. Demandons à Dieu de changer ce résultat en bien ! Ô Seigneur de l'Univers ! Ils ne doivent pas être blâmés, car aucun d'entre eux, auparavant, n'avait vu de siège ou de bataille ; car le peuple était en sécurité et prospère. Quand ils virent cela, donc, ils furent glacés d'effroi, et ce n'est pas surprenant. Damas elle-même était bien habituée au siège, à la fermeture des portes et au combat sur les murs (...) <sup>153</sup>. Toutefois, les fils de cette époque, eux, ne sont pas à blâmer, car ils n'avaient jamais assisté à un siège avant cela et n'avaient pas subi, ne serait-ce qu'un peu, les affres que [leurs prédécesseurs] avaient endurées <sup>154</sup>.

Les traces matérielles de la guerre s'effaçaient plus ou moins rapidement de l'espace de la ville mais aussi de la mémoire collective. Dans la notice qu'il consacre au conquérant turco-mongol Tamerlan (Tīmūr), al-Saḥāwī fait d'abord état des destructions et des pillages que ses troupes firent subir à Damas. Puis il mesure l'évènement à l'aune des épisodes guerriers les plus sombres et sanglants de l'histoire de la ville : « (...) On n'avait rien entendu de pareil à cela et les Tatars à l'époque de Hülegü ne s'approchèrent pas de ce qu'y firent les Tatars à l'époque de Tamerlan <sup>155</sup>. » Un siècle plus tard, à l'évocation des pillages et des exactions perpétrés par les Ottomans dans la ville et dans les villages de la Ghouta, Ibn al-Ḥimṣī, proclame à son tour : « Damas fut secoué par un choc encore plus grand que celui de l'épisode de Tamerlan <sup>156</sup>. » Ainsi, la dernière des calamités qui s'abattait sur la ville surpassait et chassait les précédentes dans les souvenirs des hommes.

153. Ibn Ṣaṣrā énumère ensuite les différents sièges de Damas, de la prise de la ville par les Abbassides en 750 jusqu'à l'occupation mongole de 1300.

154. Ibn Ṣaṣrā, *Durra*, § 43(13)b et 45(47)a.

155. Al-Saḥāwī, *Ḍaw'*, III, p. 48 : « *lam nasma'u bi-miṭlihi wa-lam yašila al-Tatār ayyām Hūlākū ilā qarīb mimā fa'ala bihā al-Tātar ayyām Tīmūr* ».

156. Ibn al-Ḥimṣī, *Ḥawādīṭ al-zamān*, III, p. 28 : « *wa-irtağğat Dimašq rağğā 'azīma a'zam min waq'at Tīmūrlank* ».

## Bibliographie

### *Instruments de travail*

EP<sup>2</sup> = *Encyclopédie de l'islam*, 2<sup>e</sup> éd., 12 vol., Brill, Leyde, 1960-2007.

### Sources

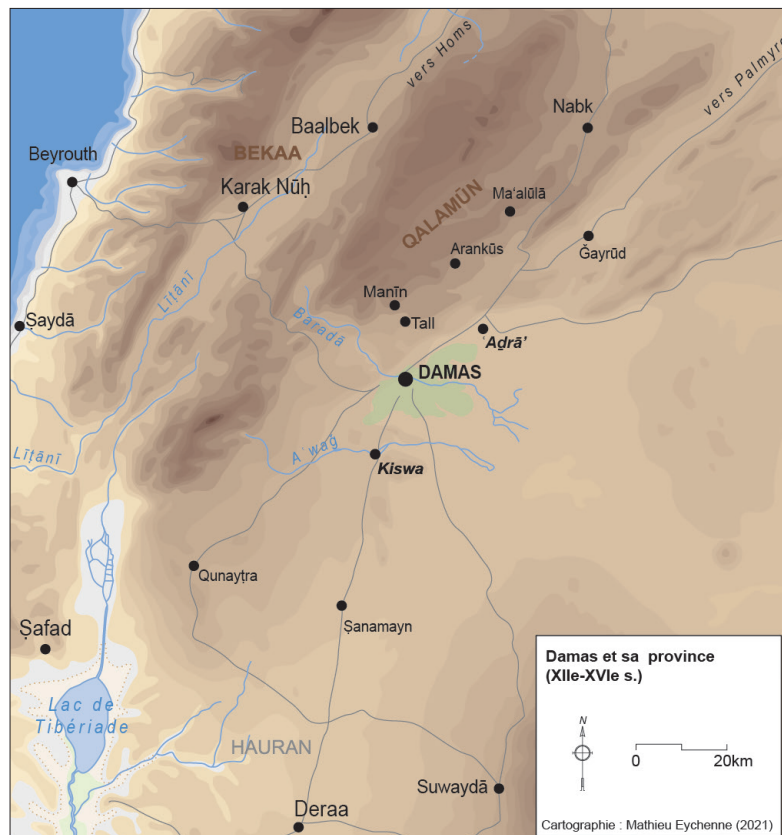
- Abū Šāma, *Kitāb al-Rawḍatayn fī aḥbār al-dawlatayn al-nūriyya wa-l-šalāḥiyya*, 4 vol., Ibrāhīm al-Zaybaq (éd.), Mu'assasat al-Risāla, Beyrouth, 1997.
- Abū Šāma, *Muḍayyal 'alā al-Rawḍatayn*, 2 vol., Ibrāhīm al-Zaybaq (éd.), Dār al-Risāla al-'Ālamīyya, Dār al-Bašā'ir al-Islāmiyya, Beyrouth, 2010.
- al-Birzālī, *al-Muqtafi 'alā kitāb al-rawḍatayn*, 4 vol., 'Umar 'Abd al-Salām Tadmuri (éd.), al-Maktaba al-'Ašriyya, Beyrouth, 2006.
- al-Ḍahabī, *al-'Ibar fī ḥabar man ḡabar*, 4 vol., Abū Hāḡar Muḥammad al-Sa'īd b. Basyūnī Zaḡlūl (éd.), Dār al-Kutub al-'Ilmiyya, Beyrouth, 1985.
- al-Ḍahabī, *Tārīḥ al-islām wa-wafayāt al-mašāḥir wa-l-a'lām*, 53 vol., 'Umar 'Abd al-Salām Tadmuri (éd.), Dār al-Kitāb al-'Arabī, Beyrouth, 1990-2000.
- al-Dimašqī, *Kitāb nuḥbat al-dahr fī 'aḡā'ib al-barr wa-l-baḥr*, A.F. Mehren (éd.), Otto Harrassowitz, Leipzig, 1923 ; A.F. Mehren (trad.), *Manuel de la Cosmographie du Moyen Âge*, Carl August Reitzel, Copenhague, 1874.
- Ibn Abī al-Faḍā'il, *Kitāb al-nahḡ al-sadīd wa-l-durr al-farīd ba'd Tārīḥ Ibn al-'Amīd*, Étienne Blochet (éd. et trad. fr.), *Histoire des sultans mamlouks*, *Patrologia Orientalis* XII, 3, 1919, p. 345-550 ; XIV, 3, 1920, p. 375-672 ; XX, 1, 1929, p. 3-270.
- Ibn 'Asākir, *Tārīḥ madīnat Dimašq*, Šalāḥ al-Dīn al-Munaḡḡid (éd.), Presses de l'Ifpo, Damas, 2008 (2<sup>e</sup> éd.) ; Nikita Éliasséeff (trad.), *La description de Damas d'Ibn 'Asākir*, Presses de l'Ifpo, Damas, 2008 (2<sup>e</sup> éd.).
- Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil fī al-tārīḥ*, 11 vol., Abū al-Fida' 'Abd Allāh al-Qaḍī (éd.), Dār al-Kutub al-'Ilmiyya, Beyrouth, 1987.
- Ibn Hāḡar al-'Asqalānī, *Inbā' al-ḡumr bi-anbā' al-'umr*, 4 vol., Ḥasan Ḥabašī (éd.), al-Maḡlis al-A'lā li-l-Šu'un al-Islāmiyya, Le Caire, 1969-1972.
- Ibn Hiḡḡa al-Ḥamawī, *Tamarāt al-awrāq*, Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm (éd.), al-Maktaba al-'Ašriyya, Beyrouth, 2003.
- Ibn Hiḡḡī, *Tārīḥ Ibn Hiḡḡī*, 'Abd Allāh Kundaṛī (éd.), Dār Ibn Ḥazm, Beyrouth, 2003.
- Ibn al-Ḥimšī, *Ḥawādiṯ al-zamān wa-wafayāt al-šuyūḥ wa-l-aqrān*, 3 vol., 'Umar 'Abd al-Salām Tadmuri, al-Maktaba al-'Ašriyya, Beyrouth, 1999.
- Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, 11 vol., 'Abd al-Ḥamid al-Hindāwī (éd.), al-Maktaba al-'Ašriyya, Beyrouth, 2015.
- Ibn Qaḍī Šuhba, *Tārīḥ Ibn Qaḍī Šuhba*, 4 vol., 'Adnān Darwiš (éd.), Institut français d'études arabes, Damas 1977-1994.
- Ibn al-Qalānisī, *Dayl tārīḥ Dimašq*, H.F. Amedroz (éd.), Brill, Leyde, 1908 ; Roger Le Tourneau (trad. fr. partielle), *Damas de 1075 à 1154, traduction annotée d'un fragment de l'Histoire de Damas d'Ibn al-Qalānisī*, Institut français de Damas, Damas, 1952 ; Hamilton A.R. Gibb (trad. angl.), *The Damascus Chronicle of the Crusades: Extracted and Translated from the Chronicle of Ibn al-Qalānisī*, Dover Publications, Mineola, New York, 1932.
- Ibn Šašrā, *al-Durra al-Muḍī'a fī al-dawla al-Zāhiriyya*, 2 vol., William M. Brinner (éd. et trad. angl.), University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1963.
- Ibn Taḡrī Birdī, *al-Nuḡūm al-zāhira fī mulūk Mišr wa-l-Qāhira*, 7 vol., William Popper (éd.), University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1902-1936 ; William Popper (trad. angl.), *History of Egypt*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1954-1963.
- Ibn Ṭawq, *al-Ta'liq: yawmiyyāt Šihāb al-Dīn Aḡmad ibn Ṭawq 834-915/1430-1509: Muḍakkirāt kutibat bi-Dimašq fī awāḥir al-'ahd al-mamlūkī 885-908/1480-1502*, 4 vol., Ḡa'far al-Muhāḡir (éd.), Institut français d'études arabes, Damas, 2000-2007.

- Ibn Ṭūlūn, *Mufākahat al-ḥillān fi ḥawādīṭ al zamān*, 2 vol., Muḥammad Muṣṭafā (éd.), al-Mu'assasa al-Miṣriyya al-Āmma, Le Caire, 1962-1964.
- Ibn Ṭūlūn, *I'lām al-warā bi-man wullīya nā'iban min al-Atrāk bi-Dimašq al-Šām al-kubrā*, Aḥmad Dahmān (éd.), Wizārat al-Ṭāqāfa wa-l-Iršād al-Qawmī, Damas, 1964 ; Henri Laoust (trad.), *Les gouverneurs de Damas sous les Mamlouks et les premiers Ottomans (658-1156/1260-1744)*, Institut français de Damas, Damas, 1952.
- Ibn Wāṣil, *Mufarriḡ al-kurūb fi aḥbār Banī Ayyūb*, vol. V, H.M. Rabī', S. 'Abd al-Fattāḥ 'Āšūr (éd.), Dār al-Kutub wa-l-Waṭā'iq al-Qawmiyya, Le Caire, 1975.
- al-Maqrīzī, *al-Sulūk li-ma'rifat duwal al-mulūk*, M.M. Ziyāda (éd.), Maṭba'at Laḡnat al-ta'lif wa-l-Tarḡama wa-l-Naṣr, Le Caire, 1939-1958 ; Étienne Quatremère (trad. partielle), *Histoire des sultans mamlouks de l'Égypte*, 2 vol., Oriental Translation Fund of Great Britain and Ireland, Paris, 1837-1840.
- al-Nuwayrī, *Nihāyat al-arab fi funūn al-adab*, Albāz al-'Arīnī et 'Abd al-'Azīz al-Ahwānī (éd.), vol. XXXI, Maṭba'at Dār al-Kutub wa-l-Waṭā'iq al-Qawmiyya, Le Caire, 1992.
- al-Ṣafādī, *A'yān al-'aṣr wa-a'wān al-naṣr*, 4 vol., Dār al-Fikr, Beyrouth, 1998.
- al-Saḥāwī, *al-Ḍaw' al-lāmi' li-ahl al-qarn al-tāsi'*, 12 vol., Dār Maktabat al-Ḥayāt, Beyrouth, 1966.
- al-Yūnīnī, *Ḍayl mir'āt al-zamān: Tārīḥ al-Sanawāt*, 697-711/1297-1312, Ḥamza 'Abbās (éd.), 3 vol., Hay'at Abū Zāby li-l-Ṭāqāfa wa-l-Turāt, al-Maḡma' al-Ṭāqāfi, Abou Dabi, 2007.

## Études

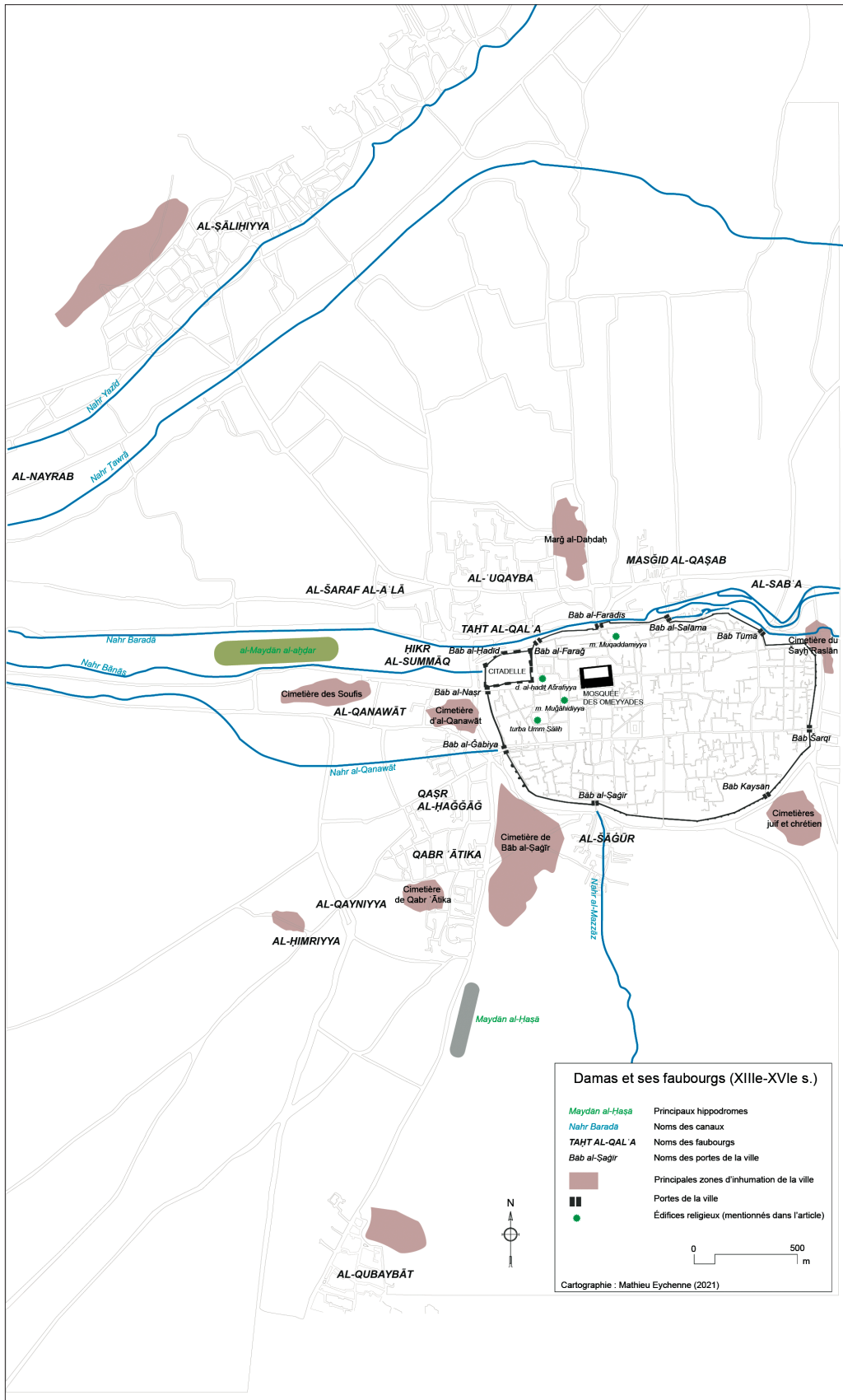
- Bianquis, Thierry, « Sépultures islamiques », *Topoi. Orient-Occident* 4, 1, 1994, p. 209-218.
- Bianquis, Thierry, « Le Qaṣr de Damas avant les Saldjoudides » in Patrice Cressier (éd.), *Castrum 8. Le Château et la ville. Espace et réseaux*, Casa de Velázquez, Madrid, 2008, p. 253-260.
- Dussaud, René, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Geuthner, Paris, 1927.
- Élisséeff, Nikita, « Les monuments de Nūr ad-Dīn », *BEO* 13, 1949-1950, p. 5-43.
- Élisséeff, Nikita, « Corporations de Damas sous Nūr al-Dīn : matériaux pour une topographie économique de Damas au XII<sup>e</sup> siècle », *Arabica* 3, 1, 1956, p. 61-79.
- Élisséeff, Nikita, « Baradā », *EP*, I, 1959, p. 1060-1061.
- Élisséeff, Nikita, « Ghūṭa », *EP*, II, 1965, p. 1131-1132.
- Élisséeff, Nikita, *Nūr ad-Dīn. Un grand prince musulman de Syrie au temps des Croisades (511-569 H./1118-1174)*, 3 vol., Institut français de Damas, Damas, 1967.
- Élisséeff, Nikita, « Mardj Rāhiṭ », *EP*, VI, 1989a, p. 529-530.
- Élisséeff, Nikita, « Mardj al-Ṣuffar », *EP*, VI, 1989b, p. 530-533.
- Eychenne, Mathieu, « La production agricole de Damas et de la Ghūṭa au XIV<sup>e</sup> siècle. Diversité, taxation et prix des cultures maraîchères d'après al-Jazarī (m. 739/1338) », *JESHO* 56, 4-5, 2013, p. 569-630.
- Eychenne, Mathieu, « Damas, 1300. Une ville dans la guerre à l'époque mamelouke » in Mathieu Eychenne, Stéphane Pradines et Abbès Zouache (éd.), *Guerre et paix dans le Proche-Orient médiéval (x<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle)*, Ifao, Le Caire, 2019, p. 385-417.
- Eychenne, Mathieu, Meier, Astrid et Vigouroux, Élodie, *Le waqf de la mosquée des Omeyyades de Damas. Le manuscrit ottoman d'un inventaire mamelouk établi en 816/1413*, Presses de l'Ifao, Damas, Beyrouth, 2018.
- Gaudefroy-Demombynes, Maurice, *La Syrie à l'époque des Mamelouks d'après les auteurs arabes. Description géographique, économique et administrative précédée d'une introduction sur l'organisation gouvernementale*, Geuthner, Paris, 1923.
- Lyons, Malcolm C. et Jackson, David E., *Saladin: The Politics of the Holy War*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1984.
- Mouton, Jean-Michel, *Damas et sa principauté sous les Saljoukides et les Bourides (468-549/1076-1154)*, Ifao, Le Caire, 1994.
- Mouton, Jean-Michel, « La tente du prince et le campement des armées à l'époque ayyoubide », *Actes de la Table Ronde « Mamlouks, Turcs et Ottomans »*, *Turcica* 41, 2010, p. 183-198.

- Mouton, Jean-Michel et Dayoub, Bassam, « Les Qubbat al-Naṣr de Damas et de ses environs à l'époque mamlouke » in Urbain Vermeulen, Kristof d'Hulster et Jo Van Steenberghe (éd.), *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras*, VII, Peeters, Leuven, 2013, p. 507-524.
- Mouton, Jean-Michel, Guilhot, Jean-Olivier et Piaton, Claudine, *Portes et murailles de Damas de l'Antiquité aux premiers Mamlouks. Histoire, architecture, épigraphie*, Presses de l'Ifpo, Damas, Beyrouth, 2018.
- Pascual, Jean-Paul, *Damas à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. D'après trois actes de waqf ottomans*, Tome I, IFEAD, Damas, 1983.
- Talbi, Alaa, « L'impact de la présence mongole dans l'imaginaire de la population syrienne. Essai sur la typologie de la peur » in Denise Aigle (éd.), *Le Bilād al-Šām face aux mondes extérieurs. La perception de l'Autre et la représentation du Souverain*, Presses de l'Ifpo, Damas, Beyrouth, 2012, p. 385-397.
- Tavernari, Cinzia, « Les routes du Bilād al-Šām au Bas Moyen Âge », *L'Émoi de l'Histoire* 32, dossier thématique Routes, chemins et sentiers, 2010, p. 85-113.
- Vigouroux, Élodie, *Damas après Tamerlan. Étude historique et archéologique d'une renaissance*, thèse de doctorat inédite, Université Paris-Sorbonne, 2011.
- Vigouroux, Élodie, « La fitna d'al-Zāhir Barqūq (1389-1391). Troubles et conséquences » in Mathieu Eychenne, Stéphane Pradines et Abbès Zouache (éd.), *Guerre et paix dans le Proche-Orient médiéval (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Ifao, Ifpo, Le Caire, 2019a, p. 419-445.
- Vigouroux, Élodie, « Alep après Tamerlan : la reconstruction de l'enceinte et son impact sur le paysage urbain (1401-1430) » in Emmanuelle Capet et al. (éd.), *Reconstruire les villes : modes, motifs et récits*, Brepols, Turnhout, 2019b, p. 301-322.
- Yared-Riachi, Mariam, *La politique extérieure de la principauté de Damas (468-549 H/1076-1154)*, Presses de l'Ifpo, Damas, 1997.
- Zouache, Abbès, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174. Analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, Presses de l'Ifpo, Damas, 2008.

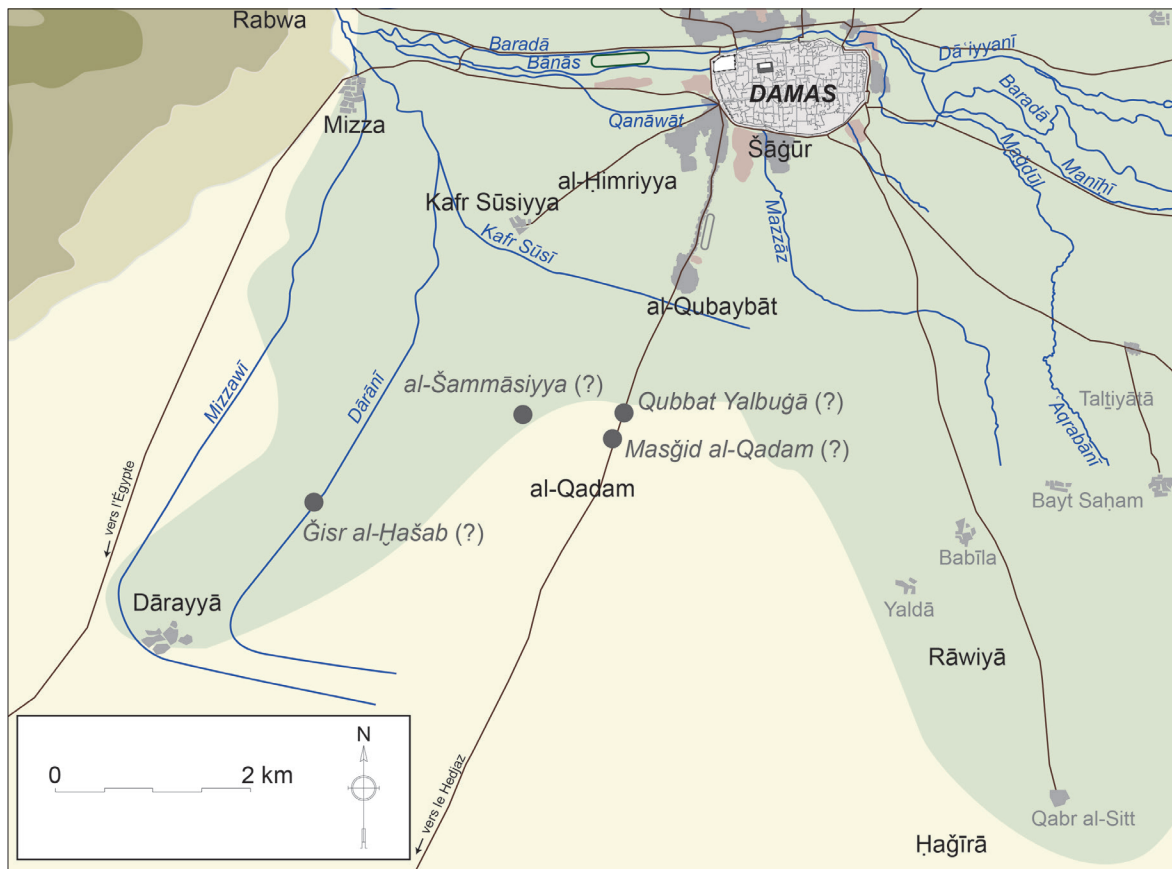


Carte 1. Damas et sa province (XI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle).





Carte 3. Damas et ses faubourgs.



Carte 4. L'emplacement des camps militaires dans la Ghouta occidentale.